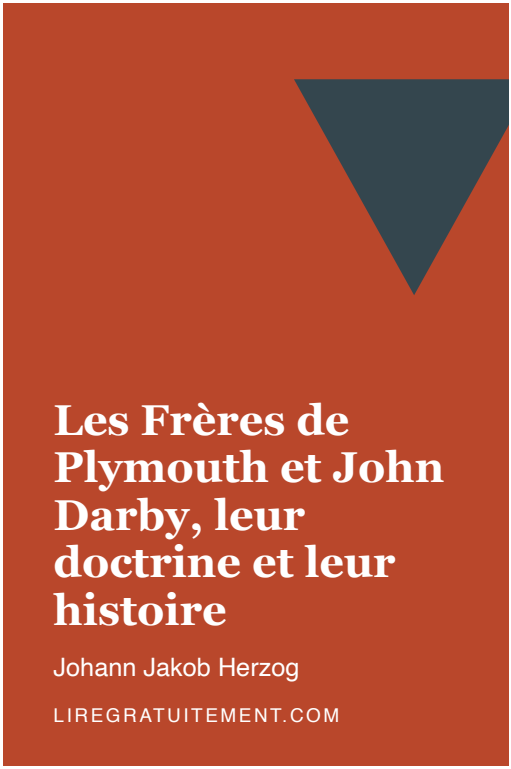


Les Frères de Plymouth et John Darby, leur doctrine et leur histoire

Johann Jakob Herzog

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Avant-Propos

Cette brochure a déjà paru en allemand sous la forme d'une série d'articles dans la Gazette Évangélique de Berlin ; ils ont été écrits sur la demande expresse de la Rédaction de ce journal. Des hommes au jugement desquels nous attachons beaucoup de valeur, ont estimé que la publication de ces articles en langue française pourrait être de quelque utilité pour notre église. Un membre du clergé vaudois a eu la grande bonté de se charger du travail de la traduction. L'auteur a fait des additions assez nombreuses, devenues opportunes ou même nécessaires depuis le temps de la première rédaction en langue allemande.

Le tout était prêt pour être mis sous presse, lorsqu'a éclaté la révolution des quatorze et quinze février, et avec elle la persécution des frères de Plymouth en quelques localités. Cette persécution a été très-partielle ; elle s'est bornée aux véritables foyers de la révolution. Toutefois il aurait été peu charitable de lancer à cette époque dans le public une brochure de réfutation du plymouthisme. La vérité ne doit pas mêler sa voix au retentissement des coups que porte la violence. Au lieu de faire triompher sa cause, elle ne pourrait que la compromettre. La force des meilleurs arguments serait immédiatement brisée par la force brutale. Vis-à-vis de ces persécutions tous les vrais amis de l'Évangile dans l'église nationale, oubliant des différences secondaires, devaient se sentir unis aux frères de Plymouth, unis par la défense de la même cause, unis par la même opposition à ceux

qui résistent à Christ et disent : « Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous. »

Depuis lors les choses ont changé de face. Les persécutions des frères de Plymouth ont entièrement cessé. Aucune décision hostile contre eux n'a été prise. Car on a bien senti que là n'était pas le véritable point du combat. On a dirigé les coups contre le réveil religieux au sein de l'église nationale, estimant que le moment opportun était venu d'en finir une fois pour toutes avec cette activité religieuse si incommode, dont la révolution de 1830 avait, sans s'en douter, si admirablement secondé la cause. Les serviteurs de l'église nationale ont été accusés de favoriser des tendances dissidentes. L'esprit qui avait inspiré, il y a vingt et un ans, la loi du 20 mai, a cru pouvoir, après de nombreux échecs, remporter un nouveau triomphe.

Maintenant donc que la lutte est engagée sur ce point, il peut paraître d'autant plus opportun de publier la présente brochure. Plusieurs voix se sont fait entendre jusqu'à ce moment contre le mouvement plymouthiste. Les dissidents vaudois ont traité fort au long cette matière. La société laïque pour le maintien de la saine doctrine dans le canton de Vaud a dit son mot. La société évangélique de Genéve a nettement formulé et exprimé son jugement. Un homme distingué du canton de Neuchâtel a fait ressortir d'une manière frappante plusieurs graves erreurs des frères de Plymouth. Mais jusqu'à présent aucun de ceux auxquels est confié le ministère de la Parole dans l'église nationale vaudoise, n'a élevé la voix.

Il est temps maintenant de le faire. Un plus long retard pourrait nous attirer des reproches justement mérités. Une pareille manifestation doit en même temps servir à réfuter les accusa-

tions dont nous avons parlé plus haut. On doit voir que les serviteurs de l'église nationale vaudoise, tout en plaidant chaleureusement la cause d'une liberté religieuse conforme à nos institutions et à notre civilisation, sont pourtant bien loin de vouloir favoriser des tendances destructives de l'église qui les a honorés de sa confiance.

Il est toujours pénible d'engager une lutte sur les vérités qui apportent la paix à l'âme humaine et de donner aux adversaires, qui s'en réjouissent, le spectacle de nouvelles scissions. Il est triste de se trouver dans le cas d'attaquer les doctrines et les tendances de personnes qui, bien qu'elles soient dans l'erreur, ont cependant une piété sincère et vivante. Nous nous sommes dit et répété ces choses, et nonobstant cela nous n'avons pas pu reculer devant la tâche que nous nous étions imposée. C'est en cherchant à nous mettre toujours de nouveau en la présence de Dieu, scrutateur des cœurs et des reins, que nous nous en sommes acquitté.

Il s'agissait, en premier lieu, d'étudier d'une manière approfondie ce mouvement et de puiser, à cet effet, dans les différentes sources qui se trouvaient à notre portée. Nous avons dans ce but pris une connaissance exacte de toutes les brochures lancées dans notre public à l'occasion de ces doctrines. Nous avons entendu M. Darby a plusieurs reprises et dans diverses situations. Nous avons entendu quelques orateurs de ses amis, et à Lausanne nous avons été à même de suivre d'assez près cette apparition. Des communications de beaucoup de pasteurs de différentes parties du canton, même de pasteurs dissidents, ont servi à compléter nos recherches.

Après avoir fait ces études préliminaires, il importait de nous placer à un point de vue élevé pour saisir les caractères généraux

de ce mouvement, et pour en embrasser et apprécier à leur juste valeur tous les détails. Considéré dans ses rapports avec notre état religieux en général, le plymouthisme présente deux faces différentes qui d'ailleurs se rattachent au même principe fondamental. Il est tourné soit contre les églises dissidentes, soit contre l'église nationale. Il se lie à certains éléments qui se trouvent dans les églises séparées de l'État d'une part, et dans l'église unie à l'État de l'autre part. Par son influence les églises dissidentes sont en proie à une dangereuse crise intérieure, qui ne va pas à moins qu'à compromettre leur existence. Le radicalisme religieux auquel, à leur insu, ces églises doivent leur origine, s'est développé depuis quelques années de la manière la plus absolue et a mûri jusqu'à acquérir pleine conscience de lui-même. Les nouveaux dissidents se trouvent vis-à-vis de ceux qu'ils avaient eus pour conducteurs et pour confrères, précisément dans la même position où ils s'étaient d'abord trouvés tous ensemble vis-à-vis de la mère église. Les principes de démocratie ecclésiastique qui ont donné lieu aux premières congrégations dissidentes, servent maintenant, poussés à l'extrême, à miner ces congrégations même et les menacent d'une complète dissolution. Mais le plymouthisme tend aussi à dissoudre l'église nationale ; il se recrute, en partie, parmi les membres de cette église. Confessons-le franchement, puisque le seul moyen de vaincre l'erreur est de se soumettre entièrement à la vérité, le plymouthisme a fait mûrir, il a réuni en un faisceau certaines tendances erronées du réveil religieux de l'église nationale. C'est là ce qui lui donne de l'importance, ce qui en rend l'étude nécessaire.

Si cela concerne tous ceux qui s'intéressent aux destinées du christianisme parmi nous, ce sont pourtant les Pasteurs et Ministres de l'église nationale du canton de Vaud que nous avons

particulièrement en vue. Ils ont plus que tous les autres besoin de connaître d'une manière approfondie les principes de ce mouvement qui est un sujet de troubles et d'agitations dans leurs paroisses.

Permettez-donc, chers et bien-aimés frères dans le ministère de Jésus-Christ, que je vous dédie ces pages comme une faible marque de mon affection. Appelé avec vous au service de la même église, je me suis accoutumé à partager vos sollicitudes et à m'associer en quelque sorte à vos travaux ; vous-mêmes, par vos procédés fraternels, m'y avez encouragé. Outre mes anciennes et bonnes relations avec Messieurs les pasteurs de Lausanne, plusieurs d'entre vous m'ont déjà reçu sous leur toit hospitalier sur les rives du Léman, dans vos vallons et sur vos montagnes, et m'ont fait goûter les douces jouissances de la confraternité chrétienne. En vous quittant, j'ai toujours senti en moi un nouveau courage pour consacrer mes forces à l'église au service de la quelle le Seigneur nous a appelés. Le danger que court actuellement cette église, l'attitude que vous avez prise, n'ont fait que resserrer les liens qui m'unissent à vous.

C'est au nom de cette même église que je vous adresse la parole. Elle est dans une position très-difficile ; elle se trouve entravée en divers sens et en but aux attaques incessantes d'ennemis de plus d'un genre. Mais vous le savez, ce n'est pas ce qui est le plus à craindre pour l'Église de Jésus-Christ. Les Écritures et l'histoire du christianisme sont là pour en fournir des preuves frappantes et nombreuses. Le mal ne devient incurable que lorsque l'Église cesse de se confier en son divin Chef et fondateur, qu'elle se détourne des vérités qu'elle doit annoncer aux hommes, qu'elle perd la conscience de son auguste mission et

qu'elle oublie les promesses de grâce et de secours que le Seigneur lui a accordées. Assiégeons le trône de la miséricorde, afin que le Seigneur conserve, fortifie et augmente dans notre église les éléments de vie qu'elle renferme, et qu'au milieu des déchirements dont nous ressentons avec toute la chrétienté les funestes conséquences, on voie se resserrer parmi nous les liens d'union et de fraternité entre ceux qui sont sur le terrain d'une même foi, qui sont appelés aux mêmes combats, aux mêmes dangers, à la même victoire !

L'auteur.

Chapitre 1

Depuis la disparition de l'extravagante secte des Lardonistes d'Yverdon, qui se donnaient les airs de rétablir l'apostolat et qui choquèrent vivement les autres dissidents, ceux-ci n'avaient plus rien qui les troublât, et l'État, ami des libertés religieuses, leur fit même de nouvelles concessions. Dès l'an 1835, la législation vaudoise autorisa en leur faveur le mariage civil et ne demanda plus l'acte de baptême, mais seulement l'acte de naissance, comme condition de l'enregistrement des citoyens.

L'Irvingisme qui inquiéta, au printemps de l'année 1837, à Genève, l'école de théologie évangélique, poussa bien quelques rejetons dans le canton de Vaud, mais seulement encore chez les dissidents ; on sait qu'ils sont en général plus accessibles aux nouveautés de ce genre. Toutefois, dans cette nouvelle sphère d'activité, l'Irvingisme ne pouvait pas obtenir des succès durables ; car un système où l'imagination joue un si grand rôle, devait être an-

tipathique au caractère national vaudois. D'un autre côté, à mesure que le réveil religieux s'étendit dans l'Église nationale, on vit les dissidents chercher à se rapprocher d'elle, c'est-à-dire de la partie de cette Église qu'ils considéraient comme vivante. À la faveur de la tolérance qui régnait à cette époque, ils prirent souvent la parole dans les assemblées religieuses unies à l'Église nationale, ainsi que dans les oratoires de diverses localités. Il se forma des réunions d'édification et même des sociétés actives composées de chrétiens nationaux et de chrétiens dissidents. Tout annonçait que ces derniers avaient modifié leurs opinions et ne regardaient plus que comme accessoires tels des points avaient jadis motivé leur séparation. Mais pour peu qu'on y regardât de près, on pouvait bien voir qu'à l'égard de la question capitale ils n'avaient pas encore changé de vues, et que le véritable motif de leur rapprochement était tout simplement l'espoir qu'un grand nombre de membres de l'Église nationale seraient gagnés à la dissidence par l'effet du vif mécontentement qu'excitait la nouvelle loi ecclésiastique du 14 décembre 1839. C'est alors qu'éclata, sans qu'on s'y attendit en aucune manière, une notable scission parmi les dissidents de Lausanne ; elle devint le signal des agitations nouvelles et décisives que nous allons faire connaître.

Elles se rattachent à la personne de M H. Olivier, pasteur dissident à Lausanne. Il avait été missionnaire dans le Canada et depuis son retour dans sa patrie il avait exercé pendant plusieurs années les fonctions de pasteur dissident à Nyon. Il était estimé jusque dans l'Église nationale pour son christianisme ; on appréciait généralement son édifiante et touchante prédication ; même des membres de l'Église nationale allaient souvent l'entendre. Or, il arriva à la fin de l'automne 1839, qu'il commença à étonner ses auditeurs par la tournure particulière qu'il donnait à ses dis-

cours. Bientôt, se déclarant plus ouvertement, il confesse solennellement à son troupeau qu'il ne lui avait pas jusqu'alors annoncé la vérité, et que ce n'était que depuis ce moment que, grâce à une lumière nouvelle, sa foi se trouvait parfaitement éclairée ; et il se mit à professer hautement la doctrine des méthodistes wesleyens sur la perfection chrétienne.

On eut bientôt l'explication de cet étrange phénomène, quand on découvrit qu'un prédicateur wesleyen français, B., qui séjournait depuis quelque temps à Lausanne était parvenu à faire entrer dans ses vues d'abord M O., puis, après une longue résistance, O. lui-même. On s'étonne qu'un homme comme O., parvenu à la maturité de l'âge, se fût laissé ainsi subjuguer, et encore par un homme tel que B., qui, dans sa manière d'exposer et de soutenir la doctrine de la perfection, laissait voir quelque peu de la légèreté française. Mais ceux qui connaissaient mieux le néophyte, n'eurent pas beaucoup de peine à s'expliquer son changement. Précédemment déjà ses prédications et ses prières annonçaient chez lui la présence d'un sentiment excessif de la gloire des enfants de Dieu, qui éclipsait un peu la conscience du péché et de l'indignité de l'homme. Quoi qu'il en soit, le changement d'O. fit beaucoup de sensation, il eut ses partisans, et dans l'état d'exaltation où il se trouvait, ses prédications devinrent encore plus chaleureuses et plus saisissantes qu'auparavant. Une circonstance lui était singulièrement favorable : la doctrine de la justification par la foi, souvent exagérée et mal présentée au sein du réveil religieux vaudois, y avait compromis une doctrine aussi très-importante, celle de la sanctification. C'était donc contre un véritable travers qu'O. prétendait opérer une réaction. N'oublions pas non plus qu'il adoucit, en l'exposant, la doctrine wesleyenne, et que, se plaçant dans une flagrante contradiction avec John

Wesley et toute la tendance de son système, il alla jusqu'à conserver la doctrine de la prédestination absolue. Au surplus, pour ce qui le concernait personnellement, il ne prétendit jamais avoir atteint la perfection chrétienne. On n'y arrive pas, pensait-il, dès le moment où la régénération s'opère, mais seulement au bout de plusieurs années. Cependant il tenait, non pas sans inconséquence, à l'explication littérale du passage : « quiconque est né de Dieu, ne pèche point. » (Épître de St.-Jean III, 9).

Si on entend ces paroles dans leur sens le plus prochain et au pied de la lettre, il est clair qu'au moment même où s'opère la nouvelle naissance, on devient exempt de tout péché. Mais cela n'empêcha pas M. O. d'insister beaucoup sur ce que nous devons recevoir en toute simplicité, comme des enfants, les déclarations du St.-Esprit, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher. Et comme, d'après l'Apocalypse (XXI, 27), rien d'impur ne peut entrer dans le céleste séjour, la perfection chrétienne doit en tout cas, disait M. O., se trouver atteinte au moment de la mort ; s'il n'en était pas ainsi, il faudrait que la mort fût pour nous, comme le pensent quelques théologiens anglicans, une sorte de purgatoire. D'un autre côté, M. O. se laissa aller à prétendre que les parfaits ne disent plus pour eux-mêmes, mais seulement pour autrui : « pardonne nous nos offenses, » et que l'expression de St.-Jean (Épître, I, 8) « n'avoir point de péché » se rapporte simplement aux péchés commis avant la conversion.

Voilà en substance les opinions qu'émit O. dans quelques conférences qu'il eut dans ce temps-là avec plusieurs pasteurs et ministres de l'église nationale et des professeurs de théologie. Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour prouver que tout ce mouvement provenait de connaissances scripturaires

très-imparfaites. À la même époque B. parla plus clairement et plus hardiment dans une nouvelle traduction du traité de Wesley sur la perfection chrétienne. Les remarques du traducteur semblaient dépasser de beaucoup la doctrine de Wesley.

L'importance et la publicité que M. O. avait données à ses nouvelles opinions, amena entre lui et son troupeau une scission qu'il pouvait éviter et qu'ont évitée bien d'autres conducteurs spirituels qui en divers temps et en divers lieux ont eu au fond de l'âme les mêmes opinions que lui. Mais dans de petites congrégations dissidentes, les plus légers dissentiments prennent facilement un caractère aigu et deviennent d'actifs dissolvants. On peut penser dans quelle agitation se trouva, en suite de ces événements, l'église dissidente de Lausanne. Une partie des personnes qui la composaient, rompirent sans autre forme avec leur pasteur et cherchèrent à se constituer d'une manière indépendante. O. conserva un petit troupeau, où quelques personnes du sexe surtout se firent momentanément remarquer par l'enthousiasme avec lequel elles exaltaient la douceur de l'état de perfection. Mais bientôt on vit encore se séparer d'O. un autre petit troupeau qui développa son système du perfectionisme et qui le combina avec celui de l'universalisme, opposé à la doctrine calviniste, tandis qu'O. lui-même persistait à combiner celle-ci avec la doctrine de Wesley. Ces méthodistes wesleyens rigoureux, parmi lesquels M O. aussi bien que B. firent remarquer leur influence, se séparèrent d'O. comme d'un homme qui était resté à moitié chemin de la vérité. Les vues d'O. trouvèrent également de l'écho chez les dissidents de Vevey et excitèrent aussi des troubles parmi eux. Plus les dissidents s'étaient flattés de l'espoir de faire des recrues dans les rangs de l'Église nationale, plus ils devaient être peinés des erreurs d'O. Ces événements plaçaient les congréga-

tions dissidentes dans un jour peu favorable et confirmaient l'ancien reproche qu'on leur faisait d'être exposées à tout vent de doctrine. C'est alors qu'arriva, comme à point nommé, sur l'appel d'un membre influent de la congrégation de Lausanne, l'homme qui devait porter au méthodisme wesleyen le plus rude coup, mais en même temps donner une nouvelle vie aux vastes espérances des dissidents.

Les frères de Plymouth sont une secte fort peu nombreuse, qui a paru depuis peu de temps dans l'Église d'Angleterre. Ce sol, comme l'on sait, est fécond en productions de ce genre. Sauf la différence du caractère politique révolutionnaire et celle du fanatisme, qui n'est encore chez les Plymouthistes qu'à l'état de tendance, la nouvelle secte rappellerait assez celle des Levellers (niveleurs), les plus conséquents des indépendants du temps de Cromwell. Tenir l'Église pour dissoute jusqu'au prochain retour de Christ, rejeter tout pastorat régulièrement établi, voilà l'hérésie distinctive du Plymouthisme. Cette secte est encore si peu connue, que les journaux anglais eux-mêmes en font à peine mention ; et c'est de la bouche d'un homme grave, étroitement lié à son fondateur, puis, de la bouche du fondateur lui-même, que nous tenons les détails que nous allons donner sur l'origine des frères de Plymouth et sur leur position en Angleterre.

Le fondateur de la secte des frères de Plymouth est John Darby. Issu d'une famille anglaise, riche et considérée, il étudia le droit, selon le vœu de son père, et devint avocat. Sa conversion lui inspira le désir de consacrer ses forces à l'Église dans les fonctions du ministère ; cette résolution suscita le mécontentement de son père, qui même le déshérita ; mais un oncle s'intéressa à lui, et lui laissa une fortune considérable. Il fut donc ministre an-

glican, et même il exerça quelque temps les fonctions pastorales dans sa patrie. Mais la succession apostolique sur laquelle s'appuie l'Église anglicane, devint bientôt pour lui l'objet d'un doute pénible. Il crut y remarquer des interruptions, et en demeura confondu. Il lui sembla de même que l'Église anglicane, si elle voulait être fidèle à ses principes, ne pourrait pas reconnaître St. Paul comme apôtre, à supposer le cas qu'il se présentât maintenant pour exercer le ministère évangélique en Angleterre ; parce que, pensait Darby, l'apôtre n'a pas reçu la consécration dans l'Église anglicane. Cet argument, qui n'est guère qu'un sophisme, contribua plus que tous les autres à ce que Darby portât un jugement de condamnation absolue sur l'Église de sa patrie. Dès lors même l'Église entière perdit toute consistance à ses yeux, et il s'imagina qu'il ne restait plus rien à faire, si ce n'est que les enfants de Dieu dispersés devaient se réunir en petits groupes, en vertu de la promesse du Seigneur, (Matth. XVIII, 20), que « là où deux ou trois personnes sont assemblées en son nom, il est au milieu d'elles. »

Il n'y eut, en effet, d'abord, que deux ou trois personnes réunies. Mais Darby chercha bientôt à se faire des disciples en Angleterre, et il réussit surtout à Plymouth, où leur nombre est de sept à huit cents ; il se forma de plus petits groupes de Darbystes à Londres, à Exeter et dans quelques autres endroits. Il paraît que des principes communistes de l'ordre le plus relevé se sont glissés dans l'esprit de quelques-uns, du moins, des frères de Plymouth ; ils donnent pour le règne de Dieu tout ce qu'ils ont de superflu. Ils ont déjà fondé un journal intitulé : le Témoignage chrétien (Christian Witness), auquel M. Darby, âme de toute la secte, a fourni plusieurs articles. Parmi les morceaux les plus marquants de cette feuille on peut citer les pages où il est parlé

du schisme, de la promesse du Seigneur (Matth. XVIII, 20), de la liberté pour tout chrétien de prêcher l'Évangile, etc. Darby s'est, au reste, attiré de la part des prédicateurs anglicans, les mêmes reproches qu'on lui fait dans le canton de Vaud, et sa secte ne put point parvenir en Angleterre à un état bien florissant. C'est pour cela qu'il se tourna du côté du continent. Après avoir séjourné quelque temps à Paris, il vint à Genève, où il passa deux ans.

Tel est l'homme qui déjà vers la fin de mars 1840, parut à Lausanne au milieu de la congrégation presque dissoute des dissidents. Il arriva précédé de la double réputation de pasteur habile et de docteur profondément versé dans la connaissance de la Bible. On parlait avec de grands éloges du dévouement de cet homme qui, par amour pour Christ et pour les âmes, s'était défait de presque toute sa belle fortune et montrait dans toute sa conduite une simplicité, une frugalité qui rappelaient les temps primitifs de l'Église. On disait aussi en sa faveur que, sacrifiant les douceurs de la vie de famille, il passait sa vie à voyager d'un lieu dans un autre pour gagner des âmes au royaume de Dieu.

Quoique M. Darby cherche encore moins à convertir les âmes qu'à réunir sous sa direction celles qui sont déjà converties, nous aimons à reconnaître qu'il méritait en bonne partie les éloges qu'on faisait de lui. Il y a en lui, en effet, un ensemble de belles et de grandes qualités. Sa conversion, nous n'avons aucun lieu d'en douter, a été réelle et sincère. Il est susceptible de beaucoup de dévouement pour la cause du Seigneur, et il en a donné des preuves frappantes. Il est d'une activité infatigable et en même temps d'une grande originalité et indépendance d'esprit. S'il avait pris une autre tournure, il aurait pu rendre à l'Église des services éminents.

Il faut d'ailleurs distinguer en lui, jusqu'à un certain point, le docteur, le chef d'un mouvement et le simple chrétien. La charité chrétienne nous ordonne d'établir une pareille distinction. Le reproche essentiel que nous avons à lui faire, est que ces trois caractères ne sont pas en parfaite harmonie dans sa personne. Considéré sous le point de vue de son caractère chrétien en général, il mérite le témoignage le plus honorable. Ses prédications ainsi que son activité pastorale, pour autant qu'elles se rapportent à ce qui tient vraiment à la vie chrétienne, sont aussi dignes de grands éloges ; M. Darby sait fort bien édifier quand il veut ; il excelle à traiter certaines vérités saisissantes de l'Évangile ; soit par ce moyen, soit par sa cure d'âmes il a fait du bien à plusieurs personnes et a été, après Dieu, l'instrument de la conversion de quelques-unes. Mais quand il aborde dans ses enseignements les questions d'Église, qu'il se montre comme chef de parti, et qu'il cherche à réunir sous sa bannière les âmes déjà converties, alors il est décidément inférieur à lui-même. Notre critique concerne presque exclusivement son système d'Église, sa position et ses procédés comme directeur d'une société particulière. Nous tenions à faire cet aveu avant d'entrer en matière.

Chapitre 2

Arrivant, qualifié comme il l'était, au milieu des troubles intérieurs de la congrégation dissidente de Lausanne, il ne pouvait guère manquer d'y débuter par de grands et rapides succès. Il n'eut qu'à ouvrir les bras pour recueillir tout ce qui se détachait de M. O., et se trouva bientôt entouré d'une masse de dissidents, qui voyaient en lui le sauveur de la congrégation en danger. Il n'y

eut pas jusqu'aux ministres collègues d'O., qui ne se missent aux pieds de l'arrivant. « Depuis longtemps, disaient-ils naïvement, nous soupirions après un homme qui nous fit ajouter à la foi la science, en nous donnant une connaissance vraiment approfondie des vérités du salut. Et cet homme, nous l'avons enfin. » Les ministres dissidents ont cru remarquer que, dans le camp de la dissidence, ce sont en général les troupeaux qui mènent leurs conducteurs, et c'est ce qu'on vit arriver alors d'une manière frappante. Ces ministres prirent vis-à-vis de Darby l'humble attitude du reste du troupeau.

Incontestablement Darby rendit alors un vrai service à l'Église et à la vérité ; il attaqua avec autant de courage que d'habileté le méthodisme wesleyen, le terrassa, et, entraînant avec puissance les esprits dans un tout autre ordre d'idées, qu'il sut rendre attrayant, il fit oublier aux dissidents leurs rêves de perfection. Il avait assez appris à connaître en Angleterre l'école de Wesley, pour remporter ici sur elle une victoire aisée : et l'on ne saurait nier que, dans sa brochure : « De la doctrine des Wesleyens à l'égard de la perfection et de leur emploi de l'Écriture Sainte à ce sujet, » il n'ait, plus d'une fois, frappé juste. Il leur reproche, dans cet écrit, de se méprendre sur la source de la paix et du bonheur, en voulant, au lieu du simple sentiment de l'amour de Dieu, une entière disparition de la nature pécheresse, et d'affaiblir, de réduire à rien la notion même de péché, pour la faire cadrer à leur perfection. Puis il parle, avec autant de force que de clarté, du véritable sentiment de la grâce de Dieu, à la base duquel est et demeure toujours ici-bas la conscience du péché. Il signale aussi plus d'un passage dont les Wesleyens ont dû tordre le sens pour soutenir leur doctrine. Mais il se montre injuste envers cette Église en allant jusqu'à prononcer qu'il ne s'y trouve presque

point de véritables chrétiens, et que dans leur doctrine et dans leur discipline ils mettent de côté tout ce qu'il y a de plus précieux dans les vérités du salut. De semblables assertions, dont il se trouve quelques-unes dans l'écrit dont nous parlons, trahissent l'homme de parti avec toutes ses haines personnelles et sa partialité. Et voilà la polémique qui préparait à Darby le triomphe de gagner à ses vues le plus ardent champion du méthodisme. Au printemps 1841, O. réunit son troupeau à celui de Darby, et se rangea modestement lui-même à ses côtés pour entrer, sous ses auspices, dans une nouvelle ère spirituelle.

Les seuls méthodistes bien prononcés dans le sens wesleyen qui s'étaient précédemment déjà détachés d'O., continuèrent à former un corps, et ils trouvèrent bientôt un nouveau soutien dans la personne de M. Cook, digne ecclésiastique, qui, fidèle aux traditions wesleyennes, évita de heurter l'église nationale et se concilia même bientôt la confiance de plusieurs ministres de cette église. Les Darbystes, au contraire, le traitèrent, lui et ses Wesleyens, avec une aigreur à laquelle cette petite congrégation doit peut-être de subsister encore.

On avait fait venir M. Darby à Lausanne, pour renverser le méthodisme : il vint, et fit ce qu'on voulait de lui. Mais il se trouva que ce triomphe n'était à ses yeux qu'une opération préliminaire, par laquelle il préludait à l'accomplissement de sa véritable mission. On vit dès lors son plan se dérouler et se réaliser de succès en succès, et on ne peut considérer l'ouverture surtout de cette espèce de campagne spirituelle, sans admirer l'habileté vraiment stratégique de cet homme qui, trouvant à son arrivée les esprits tout abattus par les tristes vicissitudes du temps pré-

sent, commença, la prophétie biblique à la main, par entraîner son monde à la contemplation du glorieux avenir de l'Église.

Les admirateurs de M. Darby avaient déjà fait circuler dans leurs sociétés l'opinion qu'on avait jusqu'alors mal compris les prophéties, et faussement appliqué à l'Église de Dieu, en général, bien des prédictions relatives aux seuls Juifs. « M. Darby, se disait-on, nous débrouille enfin ce tissu de difficultés : il nous fait jouir des magnifiques promesses de Dieu. » Ouvrant alors des soirées, que fréquentèrent aussi des membres de l'Église nationale, il exposa à cet auditoire mêlé ses vues sur l'attente actuelle de l'Église et sur les prophéties qui l'établissent.

« Le chrétien doit chercher à connaître non-seulement le salut qui est en Christ, mais encore les fruits de ce salut : il ne doit pas seulement s'assurer qu'il est dans la maison de son père ; il doit encore jouir de ses privilèges de famille. »

Voilà le premier et le dernier mot de l'orateur, le suprême principe d'où l'on pouvait déduire tous les développements qu'il donnait, et bien d'autres qu'il ne donnait pas.

Il veut d'abord en général qu'on étudie et qu'on médite les prophéties. « En effet, dit-il, si c'est par le but qu'ils pour suivent que les hommes se caractérisent, notre conduite dans le présent se ressentira de l'avenir qui fait notre espérance, elle en portera nécessairement le reflet et la couleur. Ceux qui n'ambitionnent que dignités, ceux qui ne rêvent que richesses, ceux qui n'attendent leur bonheur que des plaisirs du monde, agissent chacun selon ce qui est dans leur cœur ; leur vie respective est réglée par les objets qu'ils ambitionnent. Il en est de même de l'Église. Si les fidèles comprenaient leur vocation, qui est de participer à une

gloire à venir toute céleste, qu'arriverait-il ? C'est qu'ils vivraient ici-bas comme des étrangers et des voyageurs ! » (p. 8.)

L'orateur s'élève ensuite longuement contre l'idée que la prophétie ne serait écrite que pour servir de preuve à la religion chrétienne. « La prophétie doit être une lampe à nos pieds, et une lumière à nos sentiers. Que dirait-on d'un homme pour qui les confidences de son plus tendre ami ne seraient qu'un moyen de s'assurer ensuite que son ami ne l'a pas trompé ? » De ces généralités préliminaires, qui d'ailleurs renferment de grandes et précieuses vérités, l'orateur passe à l'exposition des points de doctrine. À l'Église est réservée en partage la propre gloire de son chef, qui est le Créateur de toutes choses, le Sauveur du monde. Il faut que tout lui soit assujetti, à Lui et aux siens, qui doivent régner avec lui. On verra glorifiée cette pauvre terre où le péché a fait ses ravages, où Satan a exercé son empire, où le Fils de Dieu a vécu et souffert. Or le péché ou le mal, considéré d'un coup d'œil général, a pris ici-bas deux formes : l'apostasie ecclésiastique et l'apostasie civile.

L'apostasie de l'Église, accomplissement de ce que prédisait le Seigneur (Matth. XIII, 36.) et ses apôtres (1 Tim. IV, 1, et l'épître de St.-Jude), se montre nettement dans la papauté ; après quoi, vient avec la réformation l'ère de l'apostasie civile ; car l'État, aussi bien que l'Église, est capable d'apostasie, et il se dénature en devenant rebelle à Dieu qui l'a institué. C'est ce qui arrivera à la fin de l'économie actuelle ; et ce sera encore la faute de l'Église et de ses conducteurs, qui, par leurs idées, exercent sur l'État l'ascendant exercé par Ahitophel sur Absçalom. Ainsi la révolte de l'Église sera l'âme de la révolte de l'État contre Dieu. Cette puissance mondaine en état de révolte est la quatrième bête du pro-

phète Daniel (ch. VII), la même qui, dans l'Apocalypse (ch. XVII), porte la grande prostituée, c'est-à-dire la puissance ecclésiastique ; en sorte qu'il n'est pas jusqu'à l'attitude respective des deux puissances rebelles qui ne se trouve symboliquement prédite. — Ajoutons ici que d'autres déclarations du même docteur présentent l'apostasie civile comme un fait tout accompli, en sorte que selon lui, nous touchons au terme de l'économie actuelle, et que nous sommes réduits à penser que, s'il en parle au futur, c'est qu'il se place au point de vue de St.-Jean parlant dans l'Apocalypse. — Quoi qu'il en soit, le second avènement de Christ mettra fin à tout ce désordre. Un châtiment terrible éclatera sur l'humanité déchue ; mais les élus en seront préservés. Pour les justes, point de jugement du tout. Et pourquoi donc leur est-il parlé du jugement ? Pour les remplir de consolation, et les sauver de toutes les influences qui conduisent à l'horrible fin du monde réprouvé. Ils peuvent compter, eux, de ne pas être enveloppés dans cette formidable catastrophe, mais elle leur est prédite afin que, dès l'heure présente, ils rompent avec les causes qui doivent l'amener (page 118). Cette dernière idée est, aux yeux de Darby, un point capital, d'incalculable portée ; aussi ne se lasse-t-il pas d'inculquer à ses auditeurs ce mot décisif : « La prophétie tend à nous arracher au présent siècle mauvais : c'est là son principal effet. » Cette considération lui fournit l'occasion de chasser toute préoccupation politique de l'esprit de ses auditeurs, qu'il veut gagner pour une révolution de l'Église. « Les prophéties, dit-il, nous sont données pour nous diriger maintenant dans les voies du Seigneur, en nous faisant comprendre que c'est Dieu qui a tout disposé, et non pas l'homme. Ainsi les passions, au lieu de s'agiter dans la politique, se calment ; je vois ce que Dieu en dit, je lis dans Daniel que tout est réglé d'avance, et je me tran-

quillise. Tout à fait séparé de ces choses mondaines, je puis étudier d'avance la profonde et la parfaite sagesse de Dieu ; je m'éclaire et je m'attache à lui au lieu de suivre mes vues. Je vois dans les événements qui se déroulent le développement des pensées du Très-Haut et non pas un domaine abandonné à l'exploitation des passions humaines » (page 207). Quelque beau que soit ce passage, on ne peut en faire l'éloge sans réserve, puisque l'orateur semble vouloir détourner le chrétien de l'accomplissement de ses devoirs de citoyen, comme de choses purement mondaines, desquelles il faut tout à fait se séparer.

Après avoir ainsi préparé les esprits, Darby se met à dérouler son magnifique et ravissant tableau des manifestations de gloire et de puissance qui vont bientôt signaler à l'univers le Seigneur et avec lui son Église. Il commence par rectifier l'interprétation commune de certains passages des prophètes, où l'on avait cru voir que l'Église chrétienne serait glorifiée sur la terre. Selon lui, ces prophéties concernent purement et simplement les Juifs, et « je serais, dit-il, un Juif, si je voulais avoir une religion terrestre. »

Après le rétablissement des Juifs dans leur patrie, commence la glorification de l'Église dans les lieux célestes : elle va à la rencontre du Seigneur dans les airs ; Satan, chassé du ciel, exerce ici-bas ses fureurs d'Antechrist ; après quoi, la terre glorifiée voit, pendant mille ans, Christ et les siens régner de concert avec les Juifs croyants. — Et, tout à l'heure, on écartait l'idée d'une glorification de l'Église ici-bas ! Quelle contradiction ! Fidèle à cette inconséquence, M. Darby nous représente Christ régnant en personne sur les Juifs dans Jérusalem rétablie, et, en même temps, gouvernant l'Église dans les lieux célestes ; puis encore, résidant

comme roi des Juifs et des Païens, à Jérusalem en Judée. Il semble vraiment que le génie de notre docteur prend son vol pour s'élever au monde invisible, mais qu'il ne peut se soutenir à cette hauteur, et retombe bientôt à terre. On voit double en se plaçant dans le point de vue de M. Darby : voilà, d'une part, l'Église, qui subsiste, recueillie dans la Jérusalem céleste de l'Apocalypse ; voici, d'autre part, la Jérusalem d'ici-bas, qui se trouve être le siège central du juste règne de Dieu sur la terre, la résidence d'où il exerce ses jugements. La Jérusalem terrestre est une des manières par lesquelles Dieu se manifeste : on voit le Dieu des Juifs, l'Éternel qui exerce le jugement. C'est là une idée de M. Darby, mais qui n'est pas même bien arrêtée dans son esprit. Se souvenant que le rétablissement du peuple de Dieu doit être, pour le monde, comme une résurrection d'entre les morts, il fait découler de cette même Jérusalem terrestre, habitée par les Juifs, la félicité de la terre entière, et transforme ainsi, tout à coup, la résidence du redoutable Juge en une source de gratuités divines. Ce dernier caractère appartient pourtant en propre à l'autre Jérusalem, d'après les explications les plus habituelles et les plus formelles de Darby lui-même ; que dis-je ? C'est à ce trait qu'il reconnaît la Jérusalem céleste et qu'il la distingue de la Jérusalem d'ici-bas ; là coulent les eaux d'immortalité, là croît l'arbre de vie, dont les feuilles salutaires opèrent la guérison des peuples. La Jérusalem céleste est la manifestation du Dieu de la grâce, du Dieu de la nouvelle alliance, du Dieu des chrétiens, de ce Dieu qu'on appelle Père céleste par opposition au redoutable Jéhovah des Juifs. On voit ici un vain effort pour concilier les anciennes prophéties avec l'Apocalypse ; la raison qui fait échouer cet essai de réconciliation est facile à trouver : Darby prend les prophéties au pied de la lettre ; il ne discerne pas le fond de la

forme temporaire, nationale, symbolique qu'elles revêtent dans l'esprit des prophètes ; il oublie le principe posé par l'apôtre St.-Pierre, 2 épître I, 20. Mais ce parallèle des deux Sion tient étroitement à l'ensemble des vues de Darby sur l'économie de l'Ancien Testament. Les Patriarches, et même le peuple d'Israël au pied du Sinaï, avaient reçu des promesses de bénédiction divine, sans condition d'obéissance envers Dieu. Ce n'est qu'au chapitre XIX de l'Exode, que le Seigneur dit : « Si vous prêtez l'oreille à ma voix, vous serez mon héritage, etc. » — Or, nous sommes perdus si nous traitons avec Dieu à de telles conditions. Et voilà la folie qu'Israël a faite, séduit par sa propre justice et se confiant en ses propres forces. Il fallait dire à Dieu : « Il est vrai que nous devons t'obéir ; mais, nous avons si souvent péché, que nous ne saurions accepter une promesse faite sous ces conditions-là. » Au lieu de cela, que répond le peuple ? « Nous voulons faire tout ce que l'Éternel dit. » Dans cette étrange théologie, toutes nos promesses de garder les commandements de Dieu se trouvent marquées au coin de la propre justice et du pharisaïsme juif. Ne dirait-on pas aussi que Dieu lui-même, en proposant aux enfants d'Israël la condition dont le docteur a parlé plus haut, les a induits en erreur, leur a du moins tendu un piége ?

Un échantillon bien caractéristique de ces discours et de toute la tendance de M. Darby, son dernier mot, en quelque sorte, c'est ce qu'il dit sur ce passage de St.-Paul (1 Cor. II, 2) : « Je ne me suis proposé de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » Un des pasteurs de Lausanne avait, dès la chaire, opposé ce texte aux novateurs religieux, exclusivement préoccupés de la prophétie. Darby soutenant, à cette occasion, que nous devons connaître le Sauveur glorifié, alla jusqu'à dire que « vouloir se borner à Jésus-Christ crucifié, c'est vouloir se

borner à aussi peu de christianisme que possible. » — On aura beau dire qu'il y a du vrai dans cette assertion et que la prédication de la croix ne doit pas exclure le reste de l'Écriture (excès qu'au reste le prédicateur lausannois était loin de prêcher), il n'en reste pas moins évident que le langage de Darby révélait une dangereuse tendance.

Telles étaient, en substance, ces méditations de M. Darby si courues. Elles ne pouvaient pourtant que paraître bien faibles, d'ensemble et de détails, à des hommes d'un jugement mûri. On y trouvait jusqu'à ces étranges allusions aux événements du jour que les interprètes des prophéties aiment tant à faire.

M. Darby n'en fit pas moins sensation à Lausanne, tant chez les dissidents que dans les rangs des chrétiens pieux de l'église nationale. Il semblait qu'après des siècles de vains tâtonnements on venait enfin de trouver, grâces aux lumières de cet homme étonnant, la clef des prophéties ; et ses discours immédiatement imprimés, allaient répandre au loin la doctrine qu'on goûtait à Lausanne.

Bien des membres de l'église nationale allaient entendre M. Darby, et adoptaient ses opinions, sans se douter qu'ils abjuraient ainsi de fond en comble leurs idées sur l'Église ; ils pouvaient d'autant moins s'en douter, que Darby avait déclaré, en ouvrant ses séances, que ce n'était point aux seuls dissidents qu'il s'adressait, et que la différence entr'eux et les chrétiens nationaux, comme on les appelle, était nulle à ses yeux. Dans les allocutions qui suivirent, il s'abstint prudemment de toute allusion aux affaires d'Église, et sut si bien faire, que des personnes qui avaient longtemps suivi ses méditations, assuraient qu'il ne prêchait que les vérités de salut, et ne se permettait jamais un mot

hostile à l'église existante. Il fit les prédications dont nous venons de parler, tant le dimanche que les autres jours, à la place des précédents orateurs ou tour à tour avec eux. Il déploya, dans cette position, une activité extraordinaire, faisant face de tous côtés au milieu de cette foule qui l'écoutait comme un oracle et ne goûtait d'autres enseignements que les siens. On disait que personne n'avait encore prêché, d'une manière si saisissante, si édifiante, si claire et si conséquente, la libre grâce de Dieu en Christ pour le salut des pécheurs. C'était là, disait-on, le mérite caractéristique de la prédication de Darby. Nous le trouvons de même, sans approuver les éloges exagérés qu'on faisait de M. D. ; nous pensons aussi que sa prédication avait réellement ce mérite. Il serait, en effet, difficile de comprendre que des prédications qui ne brillaient par aucun genre de mérite littéraire ou oratoire, et qui étaient adressées à un auditoire aussi religieux que l'était celui de M. Darby, eussent pu faire une telle sensation si elles n'eussent pas été empreintes d'un cachet vraiment évangélique. Les louanges excessives, avec lesquelles on les reçut, s'expliquent principalement par l'esprit de parti ; — on aimait à exalter le chef au détriment des autres pasteurs, auxquels on tournait le dos. Auprès de lui, tous les ministres de Lausanne n'étaient que de vrais prédicateurs de la loi ; et c'est pourtant à ces mêmes ministres que jadis on avait fait d'autre part le reproche qu'ils laissaient de côté la morale. Mais ces reproches opposés, aussi injustes l'un que l'autre, sont à nos yeux un témoignage rendu à l'orthodoxie saine, bien équilibrée et vraiment biblique des pasteurs de Lausanne.

Par sa manière de présenter l'Évangile, Darby trouvait souvent l'occasion de ramener sa maxime favorite, que les chrétiens ne doivent pas jouir à moitié de leurs privilèges d'enfants de

Dieu. Il attaqua avec zèle, comme n'étant qu'une invention du Diable, le goût littéraire des classes influentes de la société de Lausanne : en quoi il perdait bien sa peine, car ses auditeurs étaient les gens du monde les moins exposés aux dangers de ce genre de culture intellectuelle. — Il prit pendant quelque temps pour thème favori les types du Lévitique. Privé de toutes les connaissances qui sont nécessaires pour comprendre la symbolique de l'Ancien Testament, il se complut dans une typologie passablement exagérée, qui ne peut pas laisser passer le plus petit détail de l'économie mosaïque, sans lui faire une guirlande de spéculations dogmatiques et de réflexions édifiantes. Plus les allusions étaient recherchées, plus elles convenaient au faux goût des auditeurs de Darby et faisaient exalter l'orateur comme un éminent interprète de l'Écriture. En même temps, il se manifestait de plus en plus chez eux un esprit de critique amère et sans charité. On eût vraiment dit qu'on recevait dans ces réunions un permis de médisance.

Tout cela préparait la révolution ecclésiastique projetée par notre habile docteur ; ou plutôt, on ne s'apercevait pas qu'elle était déjà en partie accomplie. Darby s'était en effet placé de son chef à la tête de la congrégation, et s'était mis à exercer les fonctions pastorales, sans songer seulement à justifier la qualité d'ecclésiastique qu'il avait prise, par sa consécration au ministère dans l'église anglicane. Les ministres que la congrégation avait eus jusqu'alors, étaient de fait déposés. Ils occupaient bien encore aussi quelquefois la chaire, mais la charge que leur avait conférée la congrégation avait pris fin, et ils se voyaient forcés d'en partager les fonctions, non-seulement avec Darby, mais encore avec des laïques.

M. Darby donnait la Cène tous les dimanches après le service ordinaire, sans s'inquiéter des règlements disciplinaires de la congrégation dissidente. « Il est extrêmement large, » disaient à sa louange plusieurs membres de l'église nationale qui s'étaient rattachés à lui ; « il donne sans distinction la Cène à tous ceux qui fréquentent ses réunions, et même il n'insiste pas du tout pour qu'on sorte de l'église nationale. » Ainsi, à Lausanne du moins, le ministère régulier se trouvait aboli, et les cloisons, dont s'étaient jusqu'alors entourés les troupeaux dissidents, rompues. « Il est, disaient ses admirateurs, ennemi déclaré du séparatisme et de toutes les formes qui le favorisent : il veut réunir tous les enfants de Dieu ! »

Chapitre 3

Quand il crut les esprits suffisamment préparés, M. Darby procéda à la réalisation proprement dite de son plan. Il s'agissait de faire sauter en éclats la dissidence organisée qui avait existé jusqu'alors ; d'attirer ainsi à lui les meilleures forces du réveil religieux de l'église nationale, et de les grouper, sans aucune espèce d'organisation ecclésiastique, en assemblées absolument libres qui n'eussent que lui pour centre. En supprimant toute forme d'organisation, son système donnait d'autant plus de jeu à l'ascendant de sa puissante individualité. Une série de brochures qui parurent l'une après l'autre, tantôt à Lausanne, tantôt à Genève, dévoilèrent, de développement en développement, le plan de l'infatigable révolutionnaire. C'est avec ses petits Tracts for times que le puséysme a su produire un vaste mouvement. Darby, qui opérait sur un terrain beaucoup moins cultivé, pouvait bien espé-

rer d'arriver à son but avec des feuilles volantes : il semble même qu'on ne pouvait trouver de meilleur moyen d'agiter les masses, que ces brochures qui donnaient peu à lire, encore moins à penser, mais beaucoup à faire, et qui sommaient de mettre promptement la main à l'œuvre. Dans l'Apostasie de l'économie actuelle (brochure de vingt-quatre pages), dont les bases étaient déjà posées dans les discours prononcés sur l'attente actuelle de l'Église, Darby met la hache à la racine de l'arbre : il s'attaque à l'Église chrétienne tout entière, telle qu'elle existe depuis dix-huit siècles. Vient ensuite le traité Sur la formation des églises (brochure de vingt-neuf pages). Darby s'attaque cette fois directement à la dissidence, et condamne jusqu'à la tentative de former de nouvelles églises. Il confirma et compléta ces idées dans la publication qu'il intitula : Quelques développements nouveaux sur les principes émis dans la brochure : De la formation des églises. Ensuite parurent les traités du Christian Witness, dont nous avons déjà parlé, et dont, pour la plus grande propagation des principes darbystes, il fut publié dans le canton de Vaud une traduction française. « La liberté de prêcher Jésus, possédée par tout chrétien, » supprime tout ministère, en développant de la manière la plus extravagante l'idée du sacerdoce universel. « La promesse du Seigneur, » dissertation sur Matth. XVIII, 20, fut comme un drapeau avec sa devise, donné à ces réunions libres qui devaient recueillir les débris de l'Église dissoute. Dans Le Schisme enfin, Darby déclara schismatiques tous ceux qui refusent de prendre part à ses réunions.

C'est une rude et ingrate besogne que de pénétrer dans ce système ou plutôt ce chaos atomistique d'église, où les contradictions de détail, la faiblesse des aperçus et l'obscurité du langage viennent encore rebuter l'attention du lecteur. Et puis, pour peu

qu'on ait quelques sentiments chrétiens, on ne peut qu'être bien péniblement affecté des sophismes et de la vaine jactance de l'auteur des brochures ; on est scandalisé de toutes les violences qu'il fait au texte de l'Écriture, révolté enfin de découvrir sous le manteau chrétien d'une humble charité l'orgueil et la dureté du sectaire. Mais si le principe de la liberté protestante nous est cher, nous devons au moins un coup d'œil à ces tristes productions d'un sauvage individualisme. Nous y verrons un fait à ajouter à ceux qui nous montrent partout l'église protestante en travail pour enfanter une époque nouvelle. Le protestantisme, en effet, cherche aujourd'hui à s'éclairer à fond sur la théorie générale de l'Église, et pousse à des changements profonds dans les formes de sa constitution. Les conceptions darbystes ne sont qu'un produit partiel de cette tendance générale. Que, dans le canton de Vaud, ces essais d'innovation aient pris un caractère radical et révolutionnaire, cela n'est pas étonnant : ce qui l'est, c'est qu'il ait fallu un étranger pour donner la première impulsion. Il est surtout frappant de retrouver encore l'influence britannique à l'origine de ces nouvelles agitations religieuses du canton de Vaud ; mais ce qui distingue le Darbysme de toutes les autres sociétés religieuses de la Grande Bretagne, c'est le haut degré de son hostilité à toute organiosation ecclésiastique déterminée, tant dissidente que nationale. On dirait, au reste, que le caractère anglican ne peut décidément pas s'accommoder de nos églises du continent ; qu'il soit épiscopal ou dissenter, l'Anglais prononce avec la même assurance de gentleman son jugement réprobateur sur toutes ces « ill-constituted churches » (églises mal constituées), et se sent poussé, comme par une nécessité, à les refondre, si ce n'est même à les bouleverser. Quant à Darby, ce n'est pas seulement aux églises du continent qu'il en veut, mais à

toutes les églises constituées ; il les renverserait, s'il pouvait, aussi bien en Angleterre que partout ailleurs.

Mais quelles sont enfin, dira-t-on, les idées théologiques qui ont conduit cet homme à son étrange projet ? Qu'est-ce que c'est proprement que la doctrine religieuse des frères de Plymouth ou plutôt le système de Darby ? Il est temps, en effet, de l'exposer. Nous allons pour cela présenter ici en résumé le contenu des brochures ci-dessus indiquées.

Pour prendre son point de départ, Darby ne se contente pas de remonter à celui de l'ère chrétienne : il recule jusqu'aux temps de l'ancienne alliance, et sa manière d'entendre celle-ci accuse déjà l'erreur qui domine tout son système. Il part de l'idée que l'économie de l'ancienne alliance n'a pris fin que par suite de l'infidélité du peuple d'Israël. C'est cette infidélité qu'il appelle apostasie, rébellion ou révolte : il l'appelle même la révolte de l'économie judaïque, comme si l'économie même avait péché ou pouvait pécher. Parler ainsi d'une institution divine qui, après tout, n'est pas une personne mais une chose, c'était prendre Vaugirard pour Rome, et les adversaires de Darby n'ont pas manqué de signaler cette grosse méprise. Qu'on ne nous dise pas qu'ici l'erreur est surtout dans la notion d'une économie qui péche : elle est dans l'idée même d'économie ruinée, et ruinée par un fait humain. Assigner à la première alliance cette fin-là, c'est donner à penser que Dieu se laisse surmonter par le mal, et que parfois ses plans échouent : c'est surtout méconnaître la belle unité des révélations graduelles de Dieu, qui nous fait voir l'ancienne économie entrer, spiritualisée, dans la nouvelle, de manière qu'il ne tombe pas un seul iota de la Loi. L'infidélité de l'ancien peuple de l'alliance fut l'occasion prochaine, mais non pas la cause unique de la révéla-

tion chrétienne. Et cette révélation ouvre, il est vrai, une économie nouvelle, mais cette nouvelle économie, pour le dire encore une fois, continue spirituellement la première. Darby ne nie point, nous le pensons, la vérité de toutes ces considérations, mais il n'en tient pas compte.

Voici maintenant comment il cherche à prouver que l'infidélité du peuple juif devait avoir l'immense portée qu'il lui attribue. Le peuple en masse avait été placé sous la responsabilité de l'observation de la Loi ; le peuple en masse pécha ; et avec lui tomba l'économie. Toutefois, le salut individuel des âmes demeurées fidèles ne s'en trouve point compromis : elles peuvent encore être sauvées ; mais on ne nous dit pas par quelle économie elles peuvent l'être. Et si nous reconnaissons, comme le fait M. Darby lui-même, que le peuple d'Israël est tombé en révolte dès ses premiers commencements en adorant le veau d'or, comment pourrons-nous penser que la chute du peuple entraînât immédiatement celle de l'économie ? Car enfin, l'économie ne tomba point immédiatement, et les derniers même des prophètes n'en avaient pas encore vu la fin, puisqu'ils l'annonçaient comme future. Le pressentiment qu'ils en donnèrent, les sublimes passages dans lesquels ils prédirent en termes si solennels et si consolants la fin prochaine de l'ancienne économie, ne seraient-ils donc pas autre chose qu'une dénonciation des jugements de Dieu ?

C'est exactement d'après les mêmes principes que Darby prononce sur le sort de la révélation chrétienne, ou, pour parler avec plus de justesse, de l'économie actuelle ou de l'Église chrétienne. Du temps des Apôtres, elle subsistait, pleine de vie et d'activité. Sur presque tous les points du monde alors connu, l'on voyait surgir de petites églises, qui ne se donnaient point chacune,

d'une manière absolue, pour l'Église de Dieu, mais qui se sentaient unies les unes aux autres. Tout comme, dans le canton de Vaud, qui est composé de plusieurs communes, il existe un gouvernement central, qui fait de toutes ces communes un seul État, de même l'Église avait dans les Apôtres son autorité centrale et suprême, qui lui imprimait l'unité, ou plutôt qui maintenait l'unité du corps de Christ sur la terre. Alors l'Église était dans son état normal, qui ne subista que jusqu'au départ des Apôtres.

Or, comment s'est-il fait que l'état normal de l'Église, en d'autres termes l'Église elle-même, ait pris fin ? Cela tint à deux causes. La première de ces causes fut l'apostasie de l'économie actuelle, c'est-à-dire de l'Église, mal qui date du temps même des Apôtres. Alors déjà les forces rebelles de l'Antechrist commençaient à se faire sentir dans l'Église : c'est ce que Darby établit par la citation de plusieurs passages de St.-Paul et de St.-Jude. En apostasiant, l'Église a forfait au maintien de l'économie actuelle ; car les chrétiens étaient solidairement responsables devant Dieu : ils ne formaient devant lui, pour ainsi dire, qu'une seule et même personne, sous le nom d'Église : le péché d'une partie des chrétiens est donc imputé à tous les chrétiens. L'Église en masse ayant ainsi failli, l'économie devait périr. Étrange doctrine, pour nous surtout qui vivons sous le régime de la grâce ! Et qui est-ce encore qui nous tient ce langage ? Un homme qui veut à tout prix que les disciples de Christ jouissent pleinement de tous leurs privilèges d'héritiers du royaume ! Ce n'est pourtant pas encore ici la plus choquante des contradictions dans lesquelles est tombé Darby. La malédiction qui pèse sur toute l'humanité chrétienne, les âmes demeurées fidèles la subissent en un point : c'est qu'elles ne peuvent plus former d'église ; mais cela ne fait pas obstacle à leur salut individuel. Sans aucune espèce

d'organisation ecclésiastique, ne peut-on pas encore s'édifier entre enfants de Dieu ? n'est-on pas encore au bénéfice de la promesse du Seigneur, que « partout où deux ou trois personnes sont assemblées en son nom, il est au milieu d'elles ? » Ainsi la prétendue défense de fonder des églises est un malheur purement illusoire.

L'autre raison d'une altération de l'état normal primitif, c'est le vide que vint faire, dans l'Église chrétienne, le départ des Apôtres ; vide, ou plutôt déchirement, d'autant plus sensible, que les apôtres n'avaient nullement conféré à l'Église le droit de se choisir des ministres ; et qu'ainsi, privée de fait, depuis la disparition des Apôtres et de leurs compagnons d'œuvre, de tout ministère autorisé d'en-haut, l'Église, qui ose néanmoins se donner des ministres, se trouve en état de révolte contre la volonté de Dieu.

Est-ce maintenant l'apostasie des chrétiens qui a porté les Apôtres à les laisser voguer sans pilote sur la mer orageuse des temps ? Il faut bien le penser, quoique Darby n'en dise rien ; cependant l'on serait bien plutôt en droit de s'attendre à ce que, en vue d'un avenir plein de dangers, les Apôtres eussent pourvu l'Église d'une forte organisation. De tendres soins et de miséricordieux ménagements du Seigneur envers l'Église n'avaient même rien de contraire au système de Darby. D'après ce système, en effet, les chrétiens ne sont pas sous la loi mais sous la grâce, et ils ne sont pas, comme les Juifs, accusés d'avoir fait, en acceptant l'alliance, la folie de s'engager à en remplir toutes les conditions.

Il faut convenir que l'impitoyable rigueur que Darby prête à Dieu, n'est conséquente qu'au point de vue juif du salut par les œuvres, et Darby semble en effet retomber involontairement

dans ce point de vue, quand il dit sur Rom. XI, 22, que l'économie actuelle repose uniquement sur la persévérance générale et unanime des chrétiens en la bonté de Dieu par l'observation de ses commandements ; d'où il résulte que l'apostasie est fatale et sans remède. En effet, quelle singulière contradiction ! Darby fait aux Juifs un crime de ce qu'ils ont promis à Dieu d'observer sa loi, et il veut maintenant que les chrétiens persévèrent tous comme un seul et même homme dans la bonté de Dieu, c'est-à-dire dans l'observation de ses commandements, sous peine d'être tous retranchés de l'alliance de grâce, « car la bonté de Dieu, dans laquelle l'homme fut placé, est abandonnée par la transgression de l'homme. » (Sur l'apostasie, p. 14.) Dans un autre endroit, il dit que depuis l'apostasie, déjà manifeste et très-étendue au siècle apostolique, ce qui reste de la Parole de Dieu, c'est l'avertissement, ou la menace immédiate d'un retranchement (de l'économie). À ce compte-là, le temps de la grâce serait, on peu dire, expiré. Ceci, Darby ne le dit sans doute pas expressément, tout comme il ne dit nulle part que l'économie soit déjà retranchée : elle est, dit-il, déchue, entièrement déchue, dans un état de ruine, mais non pas fermée ni retranchée. Mais si la maison, le temple de Dieu, est ruiné, s'il s'est écroulé, s'il ne forme plus qu'un amas de ruines, il est tout aussi peu habitable que si ces débris épars qui couvrent au loin la terre, étaient retranchés et mis de côté, surtout quand on se rappelle qu'il est défendu aux chrétiens de rassembler ces débris et d'en faire un nouveau temple. Il est d'autant plus difficile de distinguer du retranchement proprement dit le sort que Darby assigne à l'économie actuelle, qu'on le voit aller jusqu'à prétendre que le petit nombre des âmes sauvées (qu'il réduit à quelques séparatistes persécutés), ne saurait entrer en ligne de compte pour nous faire

croire au maintien de l'économie actuelle. Ainsi, tout ce qu'on serait tenté d'envisager comme produit par elle, tout ce que, au bout de dix-huit siècles, il y a encore de bon dans la chrétienté, ne subsiste nullement à la faveur de la grâce accordée primitivement à l'économie de la nouvelle alliance ; qu'on se garde de le croire : elle est depuis longtemps ruinée. — Et comment donc subsiste ce peu de bien ? Par un effet de la grâce, agissant sur les âmes d'une manière toute libre, toute directe et absolument indépendante de l'Église, de l'économie ruinée, déchue. Ce sont là les élus, amenés à la foi, pour ainsi dire, sans aucune intervention humaine, sans aucune intervention de l'Église, et malgré l'Église, qui n'aurait pu que les entraîner dans sa propre ruine. Car ils ne sont arrivés au salut qu'en se détachant de l'Église. Pour ce qui est de l'Église elle-même, on voit, d'un côté, que ce n'est plus qu'une institution humaine indifférente au salut des âmes ; et, d'un autre côté, que sa chute n'est guère autre chose que l'expiration du temps de la grâce, du moins pour l'immense majorité de ceux dont se compose l'humanité chrétienne. Du reste, il est fort difficile de se faire une idée nette et claire de ce que veut dire M. Darby ; il est possible que lui-même ainsi que ses adhérents se trouvent dans la même perplexité. Si l'économie actuelle, l'économie de la grâce est ruinée, comment peut-on être sauvé ? Car il ne s'agit pas seulement de l'Église, mais de la nouvelle alliance sur laquelle elle est fondée. Est-ce que Dieu inaugure maintenant une nouvelle économie, celle du St.-Esprit ? M. Darby ne le dit pas et peut-être que l'idée ne lui en est pas encore venue. Mais des hommes qui poursuivaient une tendance analogue à la sienne, sont arrivés à diverses époques de l'histoire du christianisme à de pareils résultats. Toutefois il est peu probable, nous l'avouons, que Darby y arrive ; car ils ne peuvent guère s'accorder

avec ses idées sur l'expiration presque totale du temps de la grâce et avec le mépris orgueilleux qui le pousse à porter ses jugements réprobateurs sur la chrétienté. La fin, le résultat des considérations auxquelles il se livre, ne peut être que l'attente toute prochaine du jugement et de la seconde venue de Christ.

Nos lecteurs ont d'ailleurs pu se convaincre que toute l'argumentation de M. Darby que nous venons de présenter, repose sur l'interprétation fautive du passage (Rmains, XI, 22.) « Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu ; la sévérité sur ceux qui sont tombés ; et la bonté envers toi, si tu persévères en sa bonté ; car autrement tu seras aussi coupé (retranché). » Darby substitue, comme nous l'avons vu plus haut, les choses aux personnes. De ce que des chrétiens ont apostasié, il conclut que l'économie même a apostasié ; de ce que ces chrétiens sont menacés du retranchement de l'alliance de grâce, il conclut que cette alliance même sera retranchée. C'est la d'ailleurs un des traits distinctifs du caractère séparatiste, de confondre les personnes avec les choses ou, pour parler plus précisément, avec les institutions. De ce que les personnes ont abandonné l'esprit primitif de telle institution, l'esprit séparatiste tire la conclusion qu'il faut, sans autre forme, abolir l'institution même. De ce que les canaux destinés à répandre des eaux salutaires, en sont à telle époque plus ou moins dépourvus, il argumente qu'il faut de suite remplacer ces canaux par d'autres, tandis qu'il serait bien plus simple et en même temps plus conforme aux Écritures de faire découler dans ces canaux une nouvelle et abondante mesure d'eaux salutaires et vivifiantes.

Voilà donc la mine creusée sous les fondements de toute espèce d'église, depuis celle des Apôtres jusqu'à celle des dissidents

vaudois. Darby ne s'arrête pas à combattre le catholicisme romain ; il en finit presque aussi lestement avec l'œuvre de la réformation : c'est de cette ère que date le nationalisme, ou le système des églises d'État, par où l'économie actuelle a fait un grand pas de plus dans l'apostasie. Ces églises d'État sont un des symptômes du triste état du monde ; une des causes qui attirent les jugements de Dieu sur l'humanité déchue ; ce sont des églises du monde, nées du monde, filles de sa sagesse et de sa volonté propre ; et le fidèle, appelé à se détacher du monde, doit surtout se séparer et se tenir loin de ces hideuses monstruosités, que le monde a produites et qui ne feront pas meilleure fin que lui.

Mais c'est surtout contre la dissidence que s'élève le nouveau système que nous venons d'exposer. La dissidence était partie, tout comme Darby, d'une opinion dure et injuste sur l'église établie ; mais elle ne fit pas la même faute que lui ; car elle établit des églises régulièrement organisées, pourvues d'un ministère fixe, et armées d'une sévère discipline. Et ce n'est pas là ce qu'il faut lui reprocher. Le tort de la dissidence ne consiste pas dans le fait même d'avoir créé des églises, mais seulement dans la légèreté avec laquelle elle s'est laissé conduire par une opinion erronée sur l'état de l'église existante, a en former sans nécessité de nouvelles. Celles-ci, au reste, quoique chacune, dans son coin, s'intitulait d'une manière absolue l'Église de Dieu, étaient moins des églises que de simples congrégations, assez faiblement liées, mais qui, après tout, se croyaient légitimes en vertu de la déclaration générale du Sauveur tant invoquée par Darby, (Math. XVIII, 20). C'est contre cette organisation dissidente que M. Darby s'élève de tout son pouvoir. Pour fonder légitimement de nouvelles églises au milieu du désordre général qui règne depuis si longtemps, il faudrait d'abord, selon lui, s'assurer qu'il est dans la volonté de

Dieu de rétablir l'économie actuelle après qu'elle a failli. Mais c'est là un point qu'on ne saurait prouver : il serait plus aisé de prouver le contraire ; car on voit par Rom. XI, 22, que l'économie qui a failli, Dieu ne la rétablit pas, mais qu'il la retranche. Il faudrait ensuite, que ceux qui tentent l'entreprise d'organiser des églises, fussent en état d'accomplir une telle œuvre et qu'ils en eussent la mission. Mais veut-on savoir ce qui nous sollicite à la téméraire entre prise de rétablir l'Église déchue ? c'est le même esprit d'égarement qui porte l'homme à vouloir rétablir sa propre justice, après qu'il la perdue. Si, dans l'état de perdition où nous voyons l'Église, nous osions penser à la rétablir, nous prouverions par là que nous ne sommes pas encore humiliés de sa chute. Et ce dont l'Église a maintenant le plus besoin, c'est précisément cet humiliant sentiment qu'elle est ruinée. Ces petites églises que l'on forme, nourrissent au contraire l'orgueil ; l'homme, la chair, ses droits, y sont constamment mis à la place du St.-Esprit. L'humble croyant prend sa part de la malédiction qui pèse sur toute l'économie présente et renonce à la qualité de membre d'une église. Singulière humilité, qui aboutit à la plus orgueilleuse indépendance !

Mais il est, selon Darby, d'autres causes encore qui rendent impossible la restauration de l'Église. Pour en venir là, il ne faudrait rien de moins que le rétablissement de l'apostolat. Les Lardonistes l'avaient bien senti ; et c'est donner dans le lardonisme, que de faire, à la manière des dissidents, des tentatives d'organisation. Et quand bien même, poursuit Darby, vous formeriez de nouvelles églises, jamais l'Église proprement dite, l'Église mère, ne se relèvera : vos églises particulières ne sauraient être que des groupes épars ; car il manque, pour les réunir en un corps, le lien de l'autorité apostolique. Dans ce raisonnement, M. Darby se

montre bien préoccupé de l'unité extérieure, et il nous laisse voir par là, qu'au fond, il se fait de l'Église une idée passablement grossière, qui pourrait bien avoir quelque rapport avec l'erreur papiste et anglicane.

Pour faire tout comprendre en peu de mots, nous ajouterons qu'il fut fait à Darby, directement ou indirectement, des ouvertures pour l'engager à se rattacher à quelque congrégation dissidente, et, tout particulièrement, pour le déterminer à réorganiser celle de Lausanne. Mais, dans la position qu'on voulait lui faire, il se serait trouvé plus ou moins lié ; et il tenait à pouvoir disposer tout à fait librement de son activité.

Si l'on adhère aux principes du système qui vient d'être exposé, et qu'en conséquence, ce soit un parti pris de protester contre tout le développement historique du christianisme ; si la chrétienté tout entière, considérée non-seulement dans ce qu'elle a de corruption morale et religieuse, mais aussi dans toutes ses formes ecclésiastiques, n'est autre chose qu'une grande masse de perdition ; (si toutes ces formes. religieuses font, aussi bien que tout autre mal, partie de la corruption morale et religieuse de la chrétienté) ; et qu'à cet égard, l'état de l'église protestante se trouve absolument pareil à celui de l'église romaine ; on sent qu'il n'y a plus rien à faire et qu'il ne reste d'autre parti aux élus que de s'édifier dans de petites réunions. La promesse du Seigneur (Math. XVIII, 20), de se trouver au milieu de tous ceux qui sont assemblés en son nom, vient alors se substituer à toute espèce d'organisation ecclésiastique. Darby et les siens font de ce passage leur devise, comme les Quakers avaient fait la leur de Jean I, 9 ; et il est vraiment curieux de voir cette parole, que la dissidence avait jadis invoquée pour se constituer, servir maintenant

d'arme contre elle. On ne comprend pas que Darby ose encore se servir de ce passage ; ne nous a-t-il pas appris, que ce qui reste de la Parole de Dieu c'est l'avertissement ou la menace immédiate d'un retranchement ? Il est probable que M. Darby lui-même n'a pas saisi toute la portée de ces paroles, qui au fond proclament la ruine totale du christianisme ; mais quelque limité que soit le sens qu'il faille leur donner, toujours reste-il certain qu'elles excluent au moins tout ce qui pourrait ressembler à une association religieuse, surtout une qui aurait pour but d'amener au salut, les âmes qui actuellement en sont encore éloignées. Toutefois. c'est justement cet esprit de rassemblement, si vivement attaqué, qui n'a pu être détruit : car il est inséparable de la nature humaine et de l'Évangile. Par la force des choses, les groupes que le nouveau système devait disperser, reparaissent, dans ce système même, sous une autre forme ; mais ce n'est évidemment qu'au prix d'une grossière inconséquence, que Darby admet encore ces libres et inconsistantes réunions de croyants. Elles se tiennent, il est vrai, d'une manière si peu déterminée que personne ne peut se dire, à l'exclusion de qui que ce soit, membre ou docteur de l'assemblée de tel ou tel endroit ; car partager en divers troupeaux les brebis du Seigneur, c'est, selon eux, détruire l'unité du corps de Christ sur la terre ; mais enfin, ces réunions darbystes présentent toujours, par le fait même du rassemblement, un léger commencement d'organisation, un petit germe d'église. Le pur et véritable contraire du principe d'association religieuse, c'est évidemment l'isolement absolu de l'individu ; du moment où les croyants ont reçu de Darby l'ordre de s'en tenir à l'affaire du salut individuel, ils n'avaient plus rien à faire ensemble. Pourquoi donc Darby les rassemble-t-il tout aussitôt en nouvelles réunions ? Et si maintenant ces réunions, avec toute leur incon-

sistance, rendent le même service, que dis-je ? un bien meilleur service que les assemblées d'église, qui ne font, selon Darby, qu'éteindre l'Esprit, il était tout simple que les chrétiens eussent à s'abstenir de ces formes d'église que l'on considérait comme inutiles et même pernicieuses ; et l'on ne comprend pas que Darby aille chercher le motif de ce devoir dans la malédiction divine qui pèse sur l'économie apostate.

Cette contradiction, qui a jusqu'ici échappé à la critique, se retrouve dans toute la plaidoirie de Darby pour la suppression du ministère. Il nous a fait voir dans cette suppression une triste nécessité, qu'il faut bien accepter avec toutes les autres conséquences de l'apostasie. Maintenant il va se trouver que le ministère, si l'on en excepte les Apôtres, n'existait pas avant l'apostasie ; il n'est, en principe, qu'un fruit de l'esprit des ténèbres ; en sorte que ce n'est que dans une église apostate qu'il peut trouver place. Darby cherche à démontrer que, dans l'église primitive, personne n'aurait pu prendre le titre de pasteur ou de docteur sans blesser les fidèles, aucune distinction quelconque ne devant mettre de la différence entre un frère et un autre. Le Seigneur veut de l'humilité. Voyant ses disciples déjà enclins à notre mauvaise émulation ou disposition à prendre le pas sur les autres, il leur donna la leçon qui leur convenait en leur proposant les petits enfants pour modèle. C'est bien ici le cas, dit. D., de se rappeler que ce qui s'élève aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu (Luc XVI, 15). Le Sauveur lui-même, le Fils de l'homme, n'est pas venu pour se faire servir ; mais pour servir. Et le disciple n'est pas plus que le maître, ni le serviteur plus que son Seigneur. C'est là une rude leçon que nous avons, comme autrefois les disciples du Sauveur, bien de la peine à apprendre ; mais le Seigneur revient toujours à la charge, sachant bien ce

qu'endure notre homme charnel à se voir privé de considération. Il prévoyait les terribles suites de ces désirs de grandeur et de prééminence, qui, du grain de moutarde, ont fait sortir un bel et grand arbre, c'est-à-dire ce système de chrétienté grand en la terre, se glorifiant de ses lumières, honorant toutes les conditions mondaines.

On ne s'attendait pas, sans doute, à voir ces diverses déclarations du Sauveur, employées à combattre l'institution du ministère. Mais il y a moins à s'étonner de la singularité de cette application, que de l'absurde contradiction où elle fait tomber Darby ; car il enseigne que cette même organisation, qui n'appartient nullement aux principes constitutifs de l'Église, n'est inadmissible qu'en vertu de son apostasie. Selon lui, le manque d'organisation (à l'exclusion de l'apostolat), est un des caractères primitifs de l'Église, et en même temps c'est un effet de la malédiction divine, qui a suivi l'apostasie de l'Église.

Il faut être étrangement inconséquent pour présenter ainsi, à l'appui d'une thèse, deux prétendus arguments, qui se détruisent l'un l'autre !

Il est presque superflu de dire que le système de Darby met de côté toutes les garanties qu'une société religieuse exige de ceux à qui elle confère le ministère. Chacun a, comme chrétien, le droit de prêcher et d'administrer les sacrements ; et cette absolue liberté que Darby revendique pour tous les enfants de Dieu, leur est selon lui garantie par l'Écriture sainte elle-même, qui, pour toute restriction, impose (1 Cor. XIV, 34) le silence aux femmes. Le passage même le plus formel en faveur du ministère (Éph. IV, 11), ne fournit d'objection contre l'absolue liberté, qu'autant qu'on suppose un seul individu voulant cumuler toutes les

charges dont il est parlé dans cet endroit ; autrement l'objection se réfute elle-même. Nous avouerons que notre sagacité ne va pas jusqu'à trouver un sens aux autres paroles par lesquelles M. Darby commente ce passage ; tout ce que nous croyons y voir, c'est que le passage cité l'embarrasse passablement. M. Darby rappelle ensuite, comme exemples à citer de la libre prédication qu'il voudrait établir, ces chrétiens de Actes VIII, 4, qui, dispersés par la persécution, allaient çà et là annonçant la Parole de Dieu ; il cite, d'après Phil. I, 14, ces frères de Rome qui, rassurés par les liens de Paul, osaient annoncer la Parole plus hardiment et sans crainte ; et il ajoute qu'on ne saurait opposer à sa thèse l'exemple de Moïse réprimant Coré (Nomb. XVI) ; attendu que plus haut (Nomb. XI), on voit qu'il tolère Eldad et Médad, et va jusqu'à dire : Plût à Dieu que tout le peuple fût prophète, et que l'Éternel mit son esprit sur eux ! Ce n'est pas de cet esprit-là qu'étaient remplis Coré, Dathan et Abiram : ils voulaient se mettre à la place de Moïse et d'Aaron. Eh bien ! poursuit-il, tel est précisément le crime que commettent ces soi-disant ministres qui, s'appuyant sur leur consécration, voudraient fermer la bouche aux véritables hommes de Dieu, à ceux que l'amour de Christ, la puissance de Dieu même, poussent à annoncer la Parole. Le pieux désir de Moïse que tout le peuple fût prophète et que l'Éternel mit son Esprit sur eux, trouve son accomplissement dans l'économie présente ; c'est même là le caractère distinctif de la nouvelle ère, et l'éclatante effusion du St.-Esprit à la première Pentecôte l'a bien signalé. Les croyants, voilà la sacrificature royale. Le don de l'Esprit, particulier jadis à quelques individus perdus dans la masse, est maintenant le partage de la masse elle-même. Et c'est vouloir limiter cette libéralité de Dieu, c'est entraver malignement l'Esprit, que d'instituer, pour la prédication de l'Évangile,

une caste (c'est le mot qu'emploie Darby). Il admet pourtant encore des pasteurs et des docteurs, dont nous parlerons plus tard.

Ces détails sont plus que suffisants. On voit maintenant à nu la contradiction qui se trouvait au cœur de ce prétendu système que Darby oppose aux églises. Il nous dit d'une part : « nous n'osons pas imiter les apôtres, en fondant et organisant des églises ; gardons-nous bien de le faire ; nous tomberions dans l'erreur des Lardonistes, » et le même Darby ne nous dit-il pas d'autre part : « Mes principes d'Église sont parfaitement conformes à ceux des apôtres ; je ne veux pas d'autre organisation que celle des églises apostoliques, excepté l'apostolat… ? » Pour être dans la vérité, les frères de Plymouth devraient dire aux autres chrétiens : « Avec la multitude et la diversité croissantes de vos petites églises, vous ne faites que morceler, pulvériser, ruiner l'ensemble de l'économie actuelle, que nous venons, nous, reconstruire sur ses fondements primitifs. » Pour être conséquents, les frères de Plymouth devraient se dire à eux-mêmes : « Nous ne pouvons pas, sous l'économie actuelle, jouir de tous les privilèges attachés au nom de chrétien ; ainsi nous ne saurions avoir une véritable église. » Mais eux, tout au rebours, ne veulent pas d'église, précisément parce qu'il faut qu'on jouisse des privilèges du chrétien.

De cette manière ce que Darby appelle le privilège du chrétien n'est pas autre chose qu'un effet de la malédiction divine. Si l'on établit et reconnaît le pastorat, on renonce aux libertés des enfants de Dieu ; si on le détruit, on est dans la règle, ou agit selon les principes posés par l'Écriture elle-même. Toutefois on ne s'oppose à toutes ces formes d'organisation ecclésiastique que parce qu'on porte la malédiction divine. Quelle étrange contra-

diction ! Quelle confusion d'idées ! Quel aveu éloquent et involontaire de la fausse position dans laquelle les frères de Plymouth se trouvent placés à l'égard de Dieu et de son Église ! N'ont-ils pas l'air de nous dire que la malédiction est leur privilège, que leur privilège consiste à exécuter une sentence de malédiction divine ?

Si maintenant vous vous refusez de leur accorder qu'ils ont trouvé le seul moyen possible, bien plus, le seul légitime d'opérer ce que devait accomplir la mission de Jésus-Christ ici-bas, savoir le rassemblement des enfants de Dieu qui sont dispersés, d'après St.-Jean XI, 52, alors vous les entendez répondre qu'empêcher les enfants de Dieu de se trouver et de se rassembler, comme ils en sont empêchés dans nos églises d'origine humaine, c'est commettre le plus grand des crimes, le schisme, le crime de Jéroboam. C'est là, disent-ils, ce dont se rendent coupables les congrégations dissidentes aussi bien que les, églises nationales ; c'est là ce que fait nécessairement toute espèce d'organisation ecclésiastique, dès que la base n'en est pas assez large pour que l'Église de Dieu tout entière, composée, comme l'on sait, de tout ceux que M. D. appelle enfants de Dieu, puisse s'y réunir. Nous autres qui ne nous joignons pas aux frères de Plymouth, nous sommes les vrais schismatiques et eux forment la vraie église ; eux sont dans l'ordre ; tous ceux qui se tiennent éloignés de leurs assemblées et qui en empêchent les progrès et la propagation, sont des perturbateurs de l'ordre voulu de Dieu dans l'état actuel de l'économie du salut. Il faut en convenir, les frères de Plymouth savent assez bien parer les coups qu'on pourrait leur porter. On comprend de même que des considérations de cette nature devaient exercer beaucoup d'influence sur les esprits des personnes

qui par d'autres motifs quelconques se sentaient attirés vers le plymouthisme.

Chapitre 4

On ne doit pas s'étonner des prompts succès de M. Darby dans la contrée où il est venu semer sa doctrine. Elle y trouvait, et chez les dissidents et même dans les rangs des chrétiens pieux de l'église nationale, un sol à quelques égards favorable et bien préparé. On avait déjà commencé à regarder l'Église comme anéantie, ses rapports avec l'État comme incompatibles avec l'idée même d'Église ; la consécration des ministres comme une affaire de pure convenance humaine qui n'a aucun rapport quelconque avec la consécration divine. Voyant des chrétiens instruits, et jusqu'à des ministres zélés de l'église nationale, imbus d'opinions si voisines du plymouthisme, Darby comprit, en homme habile, que le canton de Vaud devait être son quartier général, et il y planta son étendard. Ne dirait-on pas, en effet, de plusieurs membres de l'église nationale, que ce n'est que par une heureuse inconséquence qu'ils se trouvent encore attachés à elle ? Certains chrétiens n'ont-ils pas voulu voir dans le réveil religieux qui s'était manifesté au sein de l'église, quelque chose de passablement analogue à l'apparition des premiers chrétiens au milieu du paganisme ? Et cette attitude provoquante, cet air de chercher la persécution, que quelques hommes du réveil s'étaient hâtés de prendre, bien, des gens n'y voient-ils pas, encore à l'heure qu'il est, la marque la plus sûre, pour ne pas dire la seule indubitable, d'un christianisme vivant et décidé ? Il n'en est pas autrement aux yeux des frères de Plymouth, qui font de cette manière de

braver le monde une espèce d'œuvre méritoire. Nous ne laisserons pas non plus oublier la trop grande importance qu'on attachait dans les commencements du réveil aux réunions d'édification. Tel pasteur qui ne se hâtait pas d'en ouvrir, passait, sans autre examen, pour un pasteur peu fidèle, aux yeux de certaines personnes animées d'un zèle plus ardent qu'il n'était éclairé. C'était comme si tout ce qu'il restait de vie dans l'église s'était réfugié dans ces réunions. Ajoutez l'absolue liberté donnée à chacun d'y prendre la parole, et vous comprendrez qu'en formant le plan de désorganiser l'Église, pour ne plus laisser subsister que des réunions libres, privées de toute marche régulière, M. Darby n'a fait que pousser à l'extrême certaines tendances du réveil religieux vaudois.

Il nous importe d'ajouter à ce développement quelques observations qui feront mieux comprendre notre pensée. Les tendances dont nous venons de parler sont proprement le fruit de la position hostile qu'avait prise au commencement soit l'église nationale soit l'État vis-à-vis du réveil religieux. Aussi ces tendances étaient-elles sur leur déclin, lorsque parut la loi ecclésiastique du 14 décembre 1839. Cette loi donna une nouvelle force aux anciens griefs contre l'église nationale ; elle fut la mine qui prépara l'explosion du plymouthisme. Nous sommes d'ailleurs certains que des personnes d'une piété éclairée ne se méprendront pas sur le sens de ce que nous avons dit au sujet des réunions d'édification. Tout comme l'attachement exclusif aux formes d'édification nationale est du formalisme, c'est aussi du formalisme que de demander d'une manière absolue l'établissement des réunions particulières d'édification. Tout doit se régler d'après les besoins de la paroisse, d'après les circonstances où elle se trouve placée, par exemple, vis-à-vis des dissidents. Par là les réunions particu-

lières d'édification deviennent souvent une véritable nécessité de position ; et nous ajouterons que sous ce rapport elles ont déjà rendu de grands services à l'église nationale. Il nous importe de faire à cette occasion l'aveu que nous-mêmes nous avons régulièrement pris part à de telles réunions, et assez souvent d'une manière active, et que nous nous joignons de tout notre cœur à la demande du clergé vaudois au sujet de la détermination prise le 20 mai passé par le Grand Conseil.

Àune époque comme la nôtre, où les opinions se heurtent avec une certaine violence, il est bon de prendre des précautions pour éviter des mal-entendus. Nous avons parlé plus haut des jugements portés par quelques membres de l'église nationale sur son union avec l'État. Il nous importe d'observer à cet égard que la théorie de la séparation de l'Église et de l'État ne revêt pas nécessairement un caractère sectaire. Elle porte, en général, tout aussi bien que celle de l'union de l'Église avec l'État, l'empreinte des dispositions particulières que ses adhérents y apportent. Tantôt elle s'appuie sur des tendances politiques radicales, tantôt elle s'allie à des tendances entièrement conservatrices. Chez les incrédules elle sert la cause de l'incrédulité ; chez les croyants elle s'unit aux inspirations du zèle le plus pur pour la maison du Seigneur. Ce qu'il importe de constater, c'est qu'elle peut s'allier par sa nature même et qu'elle s'allie en effet assez souvent et assez facilement à des tendances sectaires. Il est même des amis de la séparation qui nous feraient, hélas ! cet aveu. C'est pourquoi on les voit se donner tant de peine pour ralentir l'ardeur quelque peu immodérée de ceux qui partagent le plus leurs opinions.

Retournons maintenant à notre sujet. C'est surtout la dissidence vaudoise qui se trouva exposée à l'invasion du darbysme ;

car les dissidents ont beau s'efforcer, pour consolider leur organisation, de régulariser la nomination et la vocation de leurs ministres ; il n'en arrive pas moins à ceux-ci de se voir parfois cavalièrement traités par leurs troupeaux. Ce qui, chez les anciens dissidents, devait le plus s'opposer au plymouthisme, c'était la discipline ; mais cette arme, Darby, infidèle sans doute à ses principes, a su l'arracher des mains des dissidents pour les en frapper.

C'est proprement Lausanne qui est la métropole des opinions religieuses de M. Darby et, par conséquent, de toute la secte des frères de Plymouth sur le continent, cette ville est en effet, depuis cinq ans, le séjour favori et principal du chef de tout ce mouvement. C'est là qu'il a fait sur l'église nationale le plus de conquêtes et jusqu'à celle d'un ministre. C'est à Lausanne enfin que s'est fait avec le plus de suite l'essai pratique du nouveau système. Comment se fait-il qu'une ville, où l'Évangile est annoncé de toutes les chaires avec tant de fidélité, soit tellement accessible à diverses tendances séparatistes ? Faut-il rechercher l'explication de ce phénomène dans le penchant pour la recherche des nouveautés (Act. XVII, 21), ou dans l'esprit de coterie, ou bien dans la composition même de la population d'une ville qui est le rendez-vous d'une foule de gens complétement étrangers les uns aux autres ? Seraient-ils peut-être, par défaut de lien intime qui puisse les unit étroitement entre eux, d'autant plus disposés à se séparer les uns des autres pour des causes assez légères ? C'est là une question sur laquelle il vaudrait bien la peine de porter une sérieuse attention.

Comme M. Darby voyageait beaucoup, il fallut souvent le remplacer auprès de son auditoire de Lausanne ; et c'est alors que les

anciens pasteurs des dissidents, à qui semblait appartenir une telle fonction, durent sentir leur déchéance. On n'envisageait plus leur qualité d'ecclésiastiques que comme une prééminence mondaine et charnelle, qu'ils s'étaient jadis arrogée, mais dont ils s'étaient dès lors démis tacitement pour rentrer dans l'humble condition de simples fidèles. Pour les remplacer et pour donner plus de développement à son œuvre, Darby fonda chez lui une espèce de petite académie, où quelques élèves, entretenus la plupart à ses frais et à ceux de ses amis anglais et vaudois, étaient initiés par lui-même à sa manière d'entendre l'Écriture. Ces élèves devinrent bientôt dans les réunions autant d'orateurs divers, et dès lors c'en fut fait de toute espèce d'unité dans la tenue du culte. Pour activer le nivellement ecclésiastique, on fit disparaître jusqu'à la petite table sur estrade qui tenait lieu de chaire aux anciens prédicateurs ; et un jour qu'un de ceux-ci s'était avisé de faire remettre le pauvre meuble en place : « À quoi bon cette cheminée ? » s'écria, en entrant dans la salle, un ardent disciple de Darby ; et la table disparut pour toujours.

Cependant, lorsqu'on demandait aux chefs de la secte qu'on voyait, en l'absence de Darby, à la tête des réunions, comment ils s'y prenaient pour maintenir les choses en bon ordre et en bon train ? « Tout simplement, répondaient-ils, nous nous assemblons et délibérons sur ce qu'il y a à faire. » C'était avouer qu'ils en revenaient, par la force des choses, à un commencement d'organisation ecclésiastique. Il n'est pas jusqu'à la discipline qui n'ait reparu chez eux. Les diverses fonctions à remplir pour l'administration de l'Église sont assignées à divers frères, selon les dons spéciaux qui se manifestent en eux ; mais ces dons ne sont pas régulièrement constatés, et l'arbitraire préside à tout cet arrangement.

Darby et ses aides n'ont pas tardé à compléter leurs enseignements de vive voix par des traités édifiants, qui devaient en même temps porter au dehors leur parole et leur influence. Parmi ces nombreux traités, nouveaux documents de la doctrine de Darby, quoique quelques-uns soient d'une autre plume, nous indiquerons comme les plus remarquables :

Naaman le Syrien, exhortation à aller à Christ pour être purifié du péché.

L'École de Dieu, ou quelques remarques sur 1 Sam. XVII, traité qui présente sous son côté brillant l'idée que Darby se fait du ministère ; il conseille à l'homme de Dieu de converser dans la solitude avec le Seigneur, avant que de se présenter de sa part au peuple. Ce traité renferme d'excellentes idées.

Le Chrétien nazaréen, qui nous invite à renoncer au monde et qui donne à ce renoncement la couleur propre à l'école darbyste.

Le progrès par la vérité, 1 Pierre II, 1-6, qui prépare habilement les esprits à la doctrine particulière de M. Darby.

Sur l'Épitre aux Hébreux, et en particulier sur le chap. XII v. 25, traité qui prêche aux croyants le Sauveur glorifié.

Enfin, La résurrection, vérité fondamentale de l'Évangile, d'où le traité part pour établir la glorification des disciples de Christ.

Ces publications, aussi bien que les fréquentes excursions de Darby, répandirent bientôt sa doctrine hors de Lausanne. Elle alla troubler, pour quelque temps, à Genève, l'église dissidente du Bourg-de-Four, dont les pasteurs durent subir la plus humiliante proposition. Darby écrivit à l'un d'eux une longue lettre, par laquelle il le sommait de renoncer au titre et à la charge de

pasteur, lui promettant, à cette condition, de le regarder comme un vrai pasteur, tenant de Dieu seul sa vocation et son poste ; c'était dire : humiliez-vous, rentrez dans votre néant devant moi, et c'est moi qui vous en relèverai ; c'est bien là le langage d'un chef de secte ! Cette crise d'invasion est enfin arrivée à son terme, laissant l'Église du Bourg-de-Four raffermie sous la conduite de ses anciens pasteurs, mais diminuée d'une quarantaine de membres, qui ont tourné au darbysme. L'épidémie religieuse a pareillement ravagé, dans le canton de Vaud, bon nombre, si ce n'est même la plupart des congrégations dissidentes. Bien plus, les prédicateurs de Darby sont allés se poser dans un assez grand nombre de paroisses de l'Église nationale, où il y avait un réveil religieux. Aussi peut-on entendre le cri plaintif de leurs dignes pasteurs qui se voient ravir l'élite de leurs troupeaux. Les âmes qu'ils croyaient les plus avancées, ces âmes dont ils possédaient toute la confiance, n'ont pas plus tôt écouté les discours de l'étranger, que leur ancien ami se voit accueilli par des airs d'orgueil et de défiance. Les pasteurs n'ont que trop à se plaindre de l'audace et de l'astuce de ces émissaires de Darby. Leur effronterie et leur jactance masquent pour l'ordinaire une honteuse ignorance du sens des Écritures ; mais ils montrent une certaine connaissance de la lettre, et ils manient avec assez d'adresse le texte biblique. C'est par là qu'ils en imposent aux gens, et leur jettent de la poudre aux yeux.

S'il est remarquable que ces prédicateurs s'adressent surtout, et presque exclusivement, aux personnes déjà réveillées, il ne l'est pas moins que celles-ci se laissent si facilement prendre dans leurs filets. Autant ce dernier fait, qui vient à l'appui de ce que nous avons dit du réveil, caractérise l'atmosphère religieuse du canton de Vaud, autant le premier nous apprend à connaître

l'esprit du darbysme. On voit que ces frères visent moins à arracher les âmes à la perdition du monde, qu'à réunir sous leurs bannières les âmes déjà converties ; bien différents en cela de ces disciples de Wesley, par eux si hostilement traités, qui avaient commencé par faire retentir dans les rues les plus décriées de Londres la parole de la repentance et de la foi en Christ. Le darbysme a moins pour but d'annoncer les vérités même du salut, dont on n'était certes pas à jeun dans le canton de Vaud, que de répandre certaines opinions favorites sur l'Église et les destinées qui l'attendent. Bien plus, comme l'économie du Nouveau-Testament pourrait bien être déjà à sa fin, il n'y a proprement plus lieu, d'après ce système, de travailler à la conversion des âmes. On ne peut plus songer qu'à rassembler les enfants de Dieu déjà connus et manifestés comme tels, puisque l'économie actuelle est de fait ruinée, et qu'ainsi le temps de la grâce pour les inconvertis semble être passé. Darby lui-même avoue qu'il vise au double but de la conversion des âmes et de la réunion des convertis sous la bannière des frères de Plymouth ; mais il est tout naturel et presque de nécessité que, dans la pratique, ce dernier but demeure plus en vue que le premier, qui parfois même s'efface entièrement. Pour les émissaires de Darby, lorsqu'on leur fait des observations là-dessus, ils disent tout naïvement qu'ils vont où ils trouvent les portes ouvertes. Il va presque sans dire que dans leurs peintures du règne du Messie, de la gloire des enfants de Dieu et de l'apparition tout à fait prochaine du Seigneur, les disciples cherchent à enchérir sur le maître ; et l'on sent aussi que ces peintures doivent être leur puissant instrument pour bouleverser une paroisse. Dans peu, bien peu de temps, au dire de quelques uns, les croyants seront enlevés à la rencontre du Seigneur dans les airs, et la plus affreuse ruine enveloppera soudain

ceux qui ne vont pas aux réunions darbystes. Il est douteux que Darby lui-même soit allé jusque-là : du moins il n'a rien transpiré jusqu'ici qui autorise à le supposer. Mais c'est bien certainement à lui qu'on doit l'idée mère de telles idées ; certains indices nous portent à croire qu'il espère positivement voir, de son vivant, le retour du Seigneur. Nous avons au reste un échantillon des propos qu'il peut avoir tenus sur ce point, dans son Cordon écarlate, traité sur la prise de Jéricho et le salut de Rabab. Jèricho, c'est le monde qui se moque de l'avènement du Seigneur ; dans peu, très peu de temps le Seigneur paraîtra ; et la foi au sang de Christ est le cordon écarlate qui sauvera de la ruine générale l'âme élue, comme en fut jadis typiquement préservée Rahab. Cette application typique du cordon écarlate, très-heureuse en elle-même, n'est pas nouvelle. Nous disons ceci sans vouloir déprécier le mérite du traité. La seule chose qui nous semble devoir être reprise c'est la déclaration, faite avec tant d'assurance, de l'arrivée toute prochaine du Seigneur pour le jugement du monde. On trouve encore ce même sujet abordé par Darby, soit dans un tableau intitulé Le dessein de Dieu, qui semble destiné à retracer vivement à l'esprit les discours sur l'attente actuelle de l'Église, soit dans le traité intitulé : Jérusalem ou l'homme de péché, autre résumé du même ouvrage.

Les disciples de D. prennent très-souvent la Cène ; mais il commence à se glisser, à la campagne au moins, quelques désordres dans la manière dont ils célèbrent ce sacrement. On a vu au milieu d'une de ces assemblées réunies au nom du Seigneur, deux ou trois personnes se mettre tout à coup à table autour d'une bouteille, de quelques verres et d'une assiette de pain, et célébrer ainsi la Cène sans préparation aucune, sans même prononcer les paroles sacramentelles. La devise : « où deux ou

trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux, » leur tenait lieu de toute liturgie de communion. Pour ce qui est de l'autre sacrement, Darby n'est pas allé jusqu'à l'anabaptisme, qui serait pourtant la rigoureuse conséquence de son système : il approuve, comme le font au reste bien des dissidents, le baptême des enfants, et il ne s'est pas refusé à en baptiser lui-même. Pour être tant soit peu fidèle à ses principes, il aurait dû plutôt rappeler à ceux qui réclamaient de lui cet office, qu'il n'est pas plus ministre qu'eux, et les engager à baptiser eux-mêmes leurs enfants. Mais on comprend qu'il ait préféré se réserver cette importante fonction.

Une autre tache, qui se montre dans le nouveau système à mesure qu'il se développe, c'est sa tendance anti-nomienne, déjà indirectement signalée par ce que nous avons dit plus haut de l'exagération avec laquelle est présenté dans cette école le salut par grâce, du mépris qu'on y fait de la prédication généralement en usage, et de la manière dont on y traite l'Ancien Testament, sur lequel il est déjà échappé à quelques amis de Darby des propos dédaigneux. Ils commencent aussi à faire à l'Église nationale un grief de ce qu'elle s'en tient à Jésus crucifié, au lieu de s'élever à la contemplation du Sauveur glorifié, qui va venir prendre les siens à lui. Ces erreurs, nous le répétons, ne sont qu'en germe dans le plymouthisme ; mais ce germe peut d'un moment à l'autre se développer.

Les détails suivants, tirés d'une lettre d'un pasteur vaudois nous donneront une idée frappante soit de l'anti-nomianisme qui commence à se montrer chez les Plymouthistes, soit de la manière dont ils cherchent à troubler les paroisses les plus florissantes et les mieux dirigées.

« Il n'y a guère plus d'un an et demi, autant que je puis m'en souvenir, que les premiers émissaires de M. Darby sont venus visiter cette paroisse et prêcher dans les assemblées de nos dissidents. V... est venu chez moi lors de sa première visite à N... ; nous nous sommes entretenus fraternellement sur divers points de la doctrine chrétienne, mais nous ne pûmes nous entendre sur la vocation au saint ministère. Dès lors il est revenu peut-être cinquante fois à N...., mais il n'est pas rentré chez moi. Dès lors nous avons eu en visite chez nos dissidents un nommé N... un M... un G..., etc. et enfin M. Darby lui-même. Ils ont d'abord été assez mal accueillis par nos principaux dissidents, qui avaient d'assez fortes préventions contre eux, et moins bien encore par nos chrétiens nationaux ; mais peu à peu, en ayant soin de ne prêcher que sur des points d'édification et non pas de controverse, dans les commencements surtout, ils ont gagné la confiance et attiré dans leurs assemblées, dans les lieux de réunions des dissidents, un assez bon nombre de nationaux, les uns déjà dans la foi, d'autres bien disposés, et d'autres enfin attirés par une simple curiosité. Ils sont parvenus en même temps à rétrécir les vues des dissidents anciens ; ceux-ci viennent beaucoup moins qu'autrefois à nos réunions mensuelles pour les missions évangéliques. Autant ils s'éloignent de moi, autant ils tâchent d'attirer à eux mes paroissiens bien disposés. Ils sont parvenus ainsi depuis une année environ à faire la conquête d'une dixaine de personnes, d'âge et de sexe différents, et cela malgré les avertissements particuliers que j'ai cru devoir leur donner contre la dissidence. — Une doctrine qui paraît avoir été prêchée dans cette contrée par les disciples de Darby, c'est l'antinomianisme. J'ai été obligé de combattre cette doctrine abominable soit dès la chaire, soit dans plusieurs conversations parti-

culières. Deux jeunes gens de ma paroisse sont venus me consulter sur le sens de plusieurs passages qu'ils croyaient appuyer cette doctrine, Rom. X, 4 : « Christ est la fin de la loi, » et ils croyaient que cela voulait dire que Christ avait aboli la loi. — Pour leur répondre, entre autres arguments, je leur ai demandé pourquoi St.-Paul, St.-Pierre et St.-Jacques, etc. finissaient tous leurs épîtres par des préceptes et des détails de morale. Ils n'ont su que me répondre et ils se sont retirés, je l'espère, convaincus qu'ils étaient dans l'erreur sur le sens de ces passages qu'ils me citaient. »

Ajoutons, sur l'étendue de la sensation produite par le plymouthisme, qu'elle n'est point limitée aux cantons de Vaud et de Genève. À Berne aussi le nouveau système a troublé quelque temps la congrégation dissidente : cependant depuis 1843 le pasteur de cette dernière, voyant le darbysme réduit à un noyau de quelques personnes, a repris ses fonctions. Nous avons appris de source authentique que même la ville de Bâle a été entamée. Quant à l'étranger, Lyon et quelques endroits du midi de la France ont vu paraître dans leurs murs l'infatigable révolutionnaire. Voici ce que racontait l'Espérance du 10 oct. 1843 : « M… est revenu dans ces derniers temps de… endoctriné par un M…. Il ne veut plus d'Église ni de pasteurs ; le soir, dans leurs réunions (de cinq ou six personnes) on met du pain sur la table et le rompt qui peut ; ils n'ont point de coupe. M… ne donne pas le pain, chacun le prend. En le donnant, dit-il, je me rendrais responsable des mauvaises communions. » Dans le moment actuel il paraît que le plymouthisme fait quelques progrès à Paris. Mais c'est surtout dans le département de l'Ardèche qu'il est parvenu à se propager. Il est vrai qu'il arrive là des choses peu propres à l'accréditer et à assurer sa durée. Le chef des frères de Plymouth à St.-

Agrève avait annoncé dans le mois de novembre passé la prochaine apparition du Seigneur. Il se mit en route avec sa femme au milieu des neiges comme pour aller à sa rencontre. En passant au milieu de la nuit par une forêt, il crut entendre une voix qui lui disait : très-bien ! et qui partit ensuite d'un éclat de rire. Etonné de cela, il se retourna et crut voir le diable qui lui dit : tu es un de mes plus fidèles sujets. Cet homme effrayé n'osa pas poursuivre sa route, et revint chez lui tout tremblant. Le lendemain, en entrant dans la chapelle darbyste, il crut de nouveau voir le diable qui l'engageait à monter en chaire. Depuis lors il est en proie à une profonde mélancolie et il n'a plus mis le pied dans la chapelle. C'est d'ailleurs un homme qui s'est généralement fait estimer par sa probité, sa bonté, sa charité. L'anti-nomianisme commence aussi à se montrer parmi ces Plymouthistes de l'Ardèche. Ils ont publié dernièrement une brochure où il est dit que les ennemis de l'homme ce sont l'esprit du mal dans l'homme, la loi de Moïse et Satan. — L'Église dissidente de Bruxelles a de même été troublée par ces ardents novateurs. Ils étendent leur influence jusque dans les missions des Indes-Orientales. Là aussi ils ne cherchent pas à faire de véritables conversions, mais ils s'adressent aux païens convertis pour les attirer à eux. C'est ce que nous apprend le dernier mandement de l'évêque Wilson de Calcutta, communiqué par M. Armand de Mestral dans son écrit sur l'École théologique d'Oxford. Ce même fait nous a été confirmé par le missionnaire Schaffter de Tinnevelly.

Chapitre 5

Tant de menées ne pouvaient manquer d'amener une sérieuse réaction de la part de l'ancienne dissidence. C'est ce qui eut lieu ; et par là, le darbysme se trouva bientôt lancé dans une nouvelle phase, qui attire maintenant nos regards.

Les dissidents se trouvaient, à l'égard de Darby, dans une position fort embarrassante. Ils lui devaient la défaite du méthodisme. La position hostile qu'il avait prise à l'égard de l'Église nationale, et en général ses tendances à la démocratie ecclésiastique, établissaient également entre eux et lui une étroite fraternité. Qu'on se représente donc l'étonnement et l'humeur qu'ils durent éprouver, en voyant le glaive auxiliaire soudain tourné contre eux ! Plusieurs de leurs conducteurs en ouvrirent leur cœur à des ministres nationaux avec lesquels, depuis longtemps, ils n'entretenaient plus de relations ; et l'on eût dit que l'anarchie darbyste les réconciliait tant soit peu avec l'ordre établi de la vieille Église.

En 1841 déjà, Darby se vit attaqué par un ministre dissident des plus considérés, dans une brochure, en réponse à laquelle il publia ses Développements nouveaux, etc., dont nous avons déjà parlé. Les chefs de la dissidence firent plus. Après s'être fait mutuellement part des sujets de plainte et d'inquiétude que leur donnait le darbysme, ils s'enhardirent à faire une démonstration publique d'opposition à la nouvelle doctrine, en convoquant à Lausanne, en septembre 1842, une assemblée générale, dans le but positif d'examiner, l'Écriture à la main, l'idée émise par Darby d'une apostasie de l'économie actuelle. Darby fut invité comme les autres ministres à cette assemblée ; mais il refusa net

de s'y rendre. Quelques ménagements qu'on eût mis à indiquer le but de la réunion, l'opposition qui se déclarait par là, ne pouvait que déplaire à un homme impérieux, accoutumé depuis longtemps à se voir écouté comme un oracle, et à n'être jamais contredit. L'invitation n'obtint donc de lui qu'un refus, qu'il exprima même en termes passablement blessants. Cependant on le pressa tant, qu'il finit par se rendre à la réunion, escorté d'une dixaine de disciples ; mais il commença par protester contre cette réunion, en disant qu'il était, comme toujours, disposé à se présenter au milieu de ses frères ; mais qu'en s'y rencontrant dans cette occasion, il n'entendait pas s'être rendu à une convocation pour objet déterminé, et qu'il ne sanctionnait point par sa présence une prétendue assemblée qui n'avait pas l'approbation de Dieu. Elle n'avait en effet pas la sienne. Il refusait surtout obstinément de prendre part aux discussions ; mais on insista, en lui faisant un devoir de charité chrétienne de se prononcer sur des choses de cette importance. Enfin, comme de guerre las, il se prêta à l'entretien désiré ; mais ce fut pour étonner jusqu'à ses partisans, par la témérité de ses assertions, souvent contradictoires ; par le vague de ses expressions, et par son misérable stratagème de sauter d'un sujet à l'autre. La discussion perdit bientôt toute régularité, et dégénéra en un véritable tumulte qui mit fin à la réunion. Mais quelque étourdissante que fût cette étrange scène, on en sortit profondément frappé du caractère hautain, impérieux, tranchant, intraitable, que venait de montrer Darby. Les pensées de son cœur étaient venues au jour ; et cette découverte d'une tache dans le caractère moral de l'homme entouré jusqu'alors d'une si profonde vénération acheva de dessiller les yeux de quelques-uns même de ses admirateurs. Ce fut là, s'il en faut croire un grave et digne témoin oculaire de la scène en question,

le principal résultat de la conférence de septembre, mais ce résultat était capital. Le parti darbyste eut beau donner la victoire à son chef, Darby n'en était pas moins devenu suspect à beaucoup de gens, et de plus en plus suspect à bien d'autres.

Après la conférence de Lausanne, prélude significatif, bien d'autres démonstrations vinrent entretenir la lutte engagée. D'abord un des anciens pasteurs dissidents de Lausanne recommença, sans toutefois aller jusqu'à donner la Cène, à réunir autour de lui quelques auditeurs, qu'il enleva par là même à Darby. Puis la polémique littéraire qui avait aussi déjà commencé redoubla d'ardeur, soutenue du côté de l'opposition par les deux ministres dissidents les plus considérés et les plus habiles, MM. Auguste Rochat et François Olivier.

Auguste Rochat, consacré jadis dans l'Église nationale du canton de Vaud, après avoir terminé régulièrement ses études à l'Académie de Lausanne, exerce, depuis nombre d'années, les fonctions pastorales auprès du petit troupeau dissident de la ville de Rolle, patrie du général de la Harpe et du pasteur Manuel. Il a là une sphère d'activité fort restreinte ; mais, auteur d'écrits religieux, il est avantageusement connu dans tout le pays et même au dehors. Ses divers recueils de Méditations sur des portions détachées de l'Écriture-Sainte et sur certaines vérités bibliques, accusent une grande connaissance et de l'Écriture et du cœur humain. On a aussi de lui, depuis un certain temps, Quelques aperçus simples et pratiques sur l'état et l'organisation de l'Église. Aussitôt qu'il vit le darbysme rayonner de Lausanne dans le pays, il l'attaqua dans une brochure qui était son premier écrit polémique, et il mit toute sa vigilance à garantir son petit troupeau de la contagion régnante. « Sans Rochat, nous serions maîtres du

pays, » doit avoir dit alors Darby, dépité de la résistance. Mais avec toute la considération, toute l'autorité dont jouissait, auprès des siens surtout, le pasteur dissident de Rolle, il ne put pas préserver tout son troupeau du darbysme. Trois personnes du sexe en furent atteintes et se mirent un jour, de leur chef, à prendre la Cène entr'elles. Cette expérience et tant d'autres faites ailleurs, aiguillonnèrent toujours plus le zèle de Rochat ; et, en réplique aux Développements nouveaux, par où Darby avait répondu, en 1841 déjà, à sa première brochure, il donna, en 1842, Un fil pour aider aux simples fidèles à se retrouver, ou réponse à la brochure, etc. Darby ne lui fit pas attendre longtemps la réplique, qu'il intitula : Remarques sur l'état de l'Église, servant de réponse à la brochure, etc.

On ne peut assister à cette polémique, sans être d'abord frappé de la tournure personnelle que Darby cherche à lui donner. « La brochure que j'ai en vue, dit-il, me fait un peu l'effet de l'écrit de quelqu'un qui n'est pas habitué à discuter d'égal à égal, mais plutôt à ce qu'on reçoive ce qu'il dit comme chose décidée. » Cette brochure de Darby est, en général, d'un ton peu charitable, que le mot d'amour fraternel, semé ça et là, ne fait que rendre plus odieux ; et Rochat pouvait bien se plaindre, comme il l'a fait, du langage aigre-doux de cette haine masquée de charité. Avec non moins de justesse d'esprit, il proteste contre le principe d'herméneutique darbyste, qu'il ne faut pas expliquer un passage de la Bible par un autre : C'est précisément là, soutient-il, ce qu'il faut faire ; c'est la seule bonne méthode d'interprétation ; et sans cette erreur de prendre un passage isolé pour fondement d'un système, il n'aurait pas surgi tant d'insoutenables théologies. Mais c'est surtout dans l'argumentation proprement dite, que Darby trahit son infériorité. On le comprend. Tout dissident qu'il

est, Rochat peut encore être fort contre un autre dissident. Pour défendre son congrégationalisme, il ne fait qu'appliquer à chaque portion locale de l'Église le principe de l'unité spirituelle de l'Église. C'est même de cette idée qu'il part pour attaquer le plymouthisme, en disant qu'exposer comme l'a fait Darby, la doctrine d'une unité sociétaire de la primitive église, c'est nier, implicitement du moins, l'unité spirituelle. Or Darby prétend effectivement que non-seulement l'unité extérieure, mais aussi l'intérieure, la véritable unité de l'Église, a disparu avec le lien de l'autorité apostolique ; mais il laisse entrevoir la perspective d'un rétablissement de celle-ci. Quoi qu'il en soit, l'unité sociétaire rend solidaires les unes des autres les portions de l'Église, en sorte qu'il suffit de la chute d'une seule d'entr'elles pour amener la ruine de l'économie entière ; et c'est encore là ce que Rochat réfute. Pour lui, l'Église est l'assemblée des élus ; et, chose étonnante, Darby admet cette définition de l'Église indestructible ; et même il voudrait maintenant faire croire qu'il n'a pas déclaré abolie de fait l'économie actuelle. C'était tomber dans des contradictions par trop ridicules, et son adversaire aurait pu les relever plus sévèrement qu'il ne l'a fait. Il est, du reste, souvent question dans les écrits de Darby soit des églises particulières, soit même de l'Église en général, et il en parle comme de quelque chose qui existe encore. Mais ce qu'il y a de plus curieux, et ce qui n'a pas échappé à Rochat, c'est que, dans plusieurs des paroisses où se trouvent des disciples de Darby, ces nouveaux dissidents n'ont pas craint de s'intituler aussi l'Église de l'endroit, tout en criant aux autres qu'il est interdit, et d'ailleurs impossible de former une Église !

Qui veut l'Église, veut le ministère. Aussi Rochat prend-il également la défense de cette institution. Et ce n'était pas un bien sé-

rieux combat que celui qu'il avait à livrer au principe darbyste que le culte doit se faire par le moyen du Saint-Esprit et non pas par le moyen d'un président. Il n'a pas moins bon marché de cette autre assertion, que les termes bibliques de pasteur et d'ancien désignent deux charges différentes, dont la première seulement est, d'après Éph. IV, au nombre des dons de Dieu ; et que, par conséquent, une assemblée de chrétiens peut bien nommer à la charge d'ancien ; mais que s'arroger la nomination de pasteurs, c'est vouloir, chose impossible, nommer à un don de Dieu, etc. Rochat fait aussi sentir à Darby qu'il renie ses principes en invitant les croyants à se réunir encore en assemblées, et que surtout en voulant des frères graves à la tête du culte, il ne se rapproche pas mal de l'ancien ordre de choses qu'il a tant maudit. Darby se voit ici serré de si près, qu'il en vient à se plaindre, non plus qu'on lui reproche d'enseigner, mais qu'on l'accuse de nier la suppression de l'Église et l'abolition du ministère. Il fallait faire un nouveau pas pour sortir de cette position embarrassante, et Darby écrivit sa brochure sur le Ministère, qui, au reste, rappelle qu'il n'avait pas affaire à M. Rechat seulement, mais encore à un autre antagoniste, dont il est temps de parler.

M. François Olivier qui, comme son frère (Henri), déjà connu de nos lecteurs, a été consacré au saint ministère dans l'Église nationale, et comme lui s'en est séparé, a dès lors exercé pendant nombre d'années les fonctions de pasteur dissident à Nyon, puis à Lausanne. Dans ce dernier séjour, découragé par l'indocilité démocratique de son troupeau, il finit par abandonner la houlette et se tirer à l'écart, sans toutefois cesser de fréquenter les réunions et d'y prendre la Cène. Il était aussi depuis longtemps assidu à l'oratoire national de Lausanne ; il y prenait souvent la parole, et là, comme chez les dissidents, ses allocutions étaient

sévères. Mais telle est la tolérance de l'Église nationale, qu'à l'oratoire, Olivier a pu parler tant qu'il a voulu, sans même essuyer de contradiction, tandis que ses dissidents le dégoûtèrent des fonctions pastorales en trouvant sa parole trop dure pour l'ouïr. Nous ne pouvons que blâmer, d'après 2 Tim. IV, 3, ce dégoût de la dure vérité, et nous comprenons qu'il soit bientôt survenu des troubles dans une congrégation livrée d'avance au premier docteur qui viendrait lui chatouiller les oreilles.

Quand M. Olivier vit son frère tourner au méthodisme, il dit avec ménagement son mot dans une petite brochure sur l'entière délivrance du péché, cherchant à prouver que ce n'est pas chez l'inconverti, mais chez le chrétien régénéré, qu'a lieu la lutte décrite dans Rom. VII. Cette thèse nous l'adoptons en plein ; et l'argumentation dont M. Olivier l'appuie nous parait en général bonne, quoiqu'elle donne parfois dans la subtilité et que surtout elle ne porte pas à la doctrine wesleyenne tous les coups désirables. Dans ce moment-là il ne tenait qu'à M. F. Olivier de reprendre les fonctions pastorales qu'il avait quittées ; mais sentant que cela le mettrait dans une position trop délicate à l'égard de son frère, il s'y refusa. Ce qui est plus intéressant encore et bien rare, c'est la candeur avec laquelle Olivier parle des misères des Églises dissidentes. Cette droiture supérieure aux affections de parti est un trait distinctif de son caractère. Il est dissident prononcé, décidément hostile au système des églises nationales et, dans ses jugements sur celles-ci, d'une rigueur qui va parfois à son insu jusqu'à l'injustice ; mais tout cela ne l'aveugle pas sur les misères des églises nées de la dissidence, et dernièrement encore il s'est expliqué franchement sur cette matière dans ses brochures contre M. Darby.

Venons maintenant à la polémique de ces deux hommes.

Lorsqu'on vit arriver Darby à Lausanne avec la prétention de mettre les croyants sur la voie d'une étude plus approfondie des vérités du salut et des prophéties bibliques, F. Olivier se réjouit de l'apparition du nouveau docteur et se mit à suivre assidument ses prédications. Pour nous, nous n'avons jamais pu comprendre qu'un homme tel qu'Olivier trouvât Darby qualifié pour la haute mission qu'il s'était donnée. L'homme grave ne se serait-il point ici laissé tant soit peu entraîner par le torrent ? Quoi qu'il en soit, l'honneur qu'il faisait au nouveau venu ne pouvait être que de courte durée. Olivier dut bientôt voir que les enseignements de Darby manquaient de logique ; il avait d'ailleurs à sa disposition le meilleur critère qu'on pût désirer, l'essai pratique qu'il voyait faire du nouveau système dans les réunions de Lausanne. Après en avoir longtemps souffert en silence, il finit par élever la voix et engager une polémique, qui pourrait bien ne pas être encore à son terme. On comprend que les adhérents de Darby prêtent à cette opposition les motifs les moins honorables ; mais chez les spectateurs impartiaux de la lutte, il n'y aura qu'une voix pour reconnaître qu'Olivier a fait son devoir et qu'il a encore bien ménagé son adversaire. Il a d'autant moins de reproches à se faire, qu'il a été et même est encore à certains égards sincère admirateur de Darby. C'est de M. F. Olivier que nous voulions parler, quand nous annonçâmes plus haut, qu'un ministre dissident avait recommencé, dans l'hiver de 1842 à 1843, à tenir des réunions indépendantes de celles de Darby. Il ne les mit pourtant pas à l'heure de ces dernières et s'abstint d'y donner la Cène ; ce n'est que depuis les derniers mois de l'année 1844 qu'il a introduit la communion dans ses assemblées. Mais il expliqua le parti qu'il prenait d'en ouvrir, par la considération que la prédication

de M. Darby ne lui semblait pas répondre suffisamment à tous les besoins religieux. Il n'en fallut pas davantage pour que les sectateurs de Darby fissent pleuvoir sur lui les jugements les plus odieux, et le traitassent comme un schismatique. Dès le commencement ils ne voulurent pas même lui céder leur local pour y tenir ses réunions.

C'est au printemps de 1843, qu'Olivier engagea la lutte avec M. Darby, en opposant à son système l'idée du royaume de Dieu dans son Essai sur le royaume de Dieu, suivi d'un examen rapide des vues publiées par M. John Darby sur l'apostasie de l'économie actuelle ; Darby ne tarda pas à répondre en publiant ses Remarques sur la brochure de M. F. Olivier, intitulée Essai sur le royaume de Dieu ; et bientôt après parut la réplique d'Olivier, intitulée : Défense des principes exposés dans la brochure etc.

Cette polémique, comme celle qu'avait engagée Rochat, frappe avant tout par la tournure personnelle que Darby lui donne. « Je comprends, dit-il, que M. Olivier sait accoutumé à diriger le culte et qu'il désire le faire, mais je ne crois pas qu'il me montre une chose semblable dans la Parole de Dieu, au moins dans le Nouveau-Testament. »

D'autres insinuations de la même trempe se trouvent dans la brochure de M. Darby. Tout à la fin il en vient une qui n'est pas des mains fortes : « J'ai écrit ces pages dans l'espérance de démontrer que cette exactitude tant vantée, qui en impose à bien des personnes simples, n'est que confusion. » Olivier a mis dans sa réponse beaucoup de modération et de dignité, mais il n'en répond pas moins sérieusement et péremptoirement avec le courage d'une bonne conscience. Du reste Olivier ne parle de Darby

qu'avec le plus grand respect, sur tout dans sa première brochure.

Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps aux formes de cette discussion, et abordons maintenant les points de doctrine qui en faisaient le fond.

Pour légitimer les congrégations dissidentes, Rochat les avait rattachées à l'idée de la vraie et indestructible Église. C'est dans le même esprit qu'Olivier remonte à l'idée du royaume de Dieu. Ce royaume, selon lui, comprend l'Église, et ces deux domaines se confondent comme des surfaces coïncidentes, jusqu'à ce que commence la corruption, dont le ravage s'exerce sur le royaume de Dieu, mais non pas sur l'Église qui ne peut pas se corrompre. Ce royaume de Dieu n'est, on le voit, qu'un autre nom donné à ce que nous appelons l'Église visible. Olivier maintient donc, en d'autres termes, la distinction reçue ; et ce qu'il ajoute qu'une fois atteint du coup qui l'attendait, le royaume de Dieu cesse d'être un avec l'Église, revient à dire avec nous, qu'il faut distinguer l'Église visible de l'Église invisible. Poursuivons : Les diverses églises qui existent appartiennent toutes au royaume de Dieu ; mais il y en a bien peu qui méritent le nom d'églises chrétiennes, et tout le reste de la chrétienté n'est qu'une œuvre du Diable. Or ce n'est qu'à quelques sectes protestantes que notre auteur accorde la qualité d'églises ; en sorte que ce n'est que la minime partie de son royaume de Dieu qui fait aussi partie de l'Église ; tandis que, vice-versa, tout ce qui est de l'Église, est du royaume. On se demande peut-être quel grand avantage la dissidence pouvait tirer, contre le darbysme, de cette doctrine du royaume de Dieu ? Le voici : Christ, bien qu'on lui ait ici-bas refusé obéissance, est toujours roi ; à chaque instant les âmes peuvent, en se

convertissant à lui, devenir aptes à former une église, portion de la véritable Église de Dieu ; et s'il est reconnu possible et même nécessaire qu'il se forme de telles églises, on ne peut pas dire qu'il n'y ait plus lieu d'appliquer les ordonnances apostoliques relatives au culte. Darby, qui n'est au fond pas moins dissident qu'Olivier, ne pouvait pas l'attaquer par son côté faible. Aussi n'a-t-il su présenter que des objections insignifiantes, vagues, contradictoires, qu'Olivier, dans sa seconde brochure, a péremptoirement réfutées. Ce dernier bat aussi en brèche d'un bras vigoureux la doctrine de la responsabilité de l'Église, ainsi que celle de l'apostasie de l'économie actuelle, et montre si bien l'absurdité de cette dernière expression que Darby finit par l'avouer inexacte. Mais ce qui affaiblit Olivier aussi bien que Rochat dans cette lutte, c'est le désavantage de leur position de dissidents. Du moment en effet, qu'on réprouve en bloc toutes les églises, sauf quelques congrégations sectaires, il n'y a plus un si grand pas à faire pour arriver au plymouthisme, qui établit sans exception la ruine de toute l'économie de la chrétienté. C'est ce que Darby a bien su représenter à M. Olivier. Que les dissidents ne se plaignent pas trop du nouveau système qui les trouble, car ce radicalisme religieux n'est que la conséquence de leurs prémisses. En se séparant, pour quelques points secondaires, de la mère-Église et des pasteurs qu'elle leur offrait, ces chrétiens sont entrés dans une ère de démocratie ecclésiastique, ou plutôt dans une voie de révolutions qui ne promettait un ferme appui à aucune espèce de ministère. « Qui sème le vent, moissonne la tempête : » c'est ce qu'on voit maintenant arriver.

Quant à M. Olivier, il est certain que sa finesse d'esprit qui va souvent jusqu'à la subtilité, l'a admirablement servi dans la polémique actuelle. Darby se tord comme une anguille, pour échap-

per aux redoutables serres de la dialectique ; mais Olivier le saisit, le tient ferme, et l'accable en relevant vigoureusement une foule de contradictions, que nos lecteurs ne tiennent sans doute pas à passer en revue. Toutefois les inconséquences les plus graves, les contradictions capitales, les erreurs dominantes du système darbyste auraient pu, ce nous semble, être plus fortement et plus complètement signalées.

Il faut aussi le dire : les subtiles distinctions d'Olivier ne sont pas non plus à l'abri de tout reproche ; notamment celles qu'il établit entre le royaume de Dieu et l'Église, et qu'il détruit lui-même, en distinguant un royaume extérieur et un royaume spirituel de Dieu. Il se fait, comme le lui reproche fort bien Darby, une idée beaucoup trop étroite de l'Église. Rien ne peut mieux en faire juger que la guerre qu'il fait au pédobaptisme ; c'est là, selon Olivier, une pratique qui a matérialisé, partant dénaturé la notion d'église, et sur laquelle on ne saurait fonder une véritable société chrétienne. Olivier, au reste, n'est pas le seul dans le canton de Vaud qui professe aujourd'hui ces principes-là. Nombre de dissidents sont comme lui baptistes ; et bien des membres de l'Église nationale pourraient l'être sans s'en douter.

Un des morceaux les plus saillants de la brochure d'Olivier sur le royaume de Dieu est celui où il parle des funestes suites de l'anarchie plymouthiste (p. 157–164). Il en parle en homme qui a vu les choses de près, et son témoignage est encore d'autant plus précieux que c'est celui d'un dissident prononcé. Après avoir dit un mot du bien que pourrait faire le plymouthisme, bien négatif, qui serait de détruire violemment une œuvre d'homme par une autre œuvre d'homme, voici comment il expose les tristes effets du nouveau système :

« Question. Ce système peut-il aussi avoir des conséquences fâcheuses ?

Réponse. Je pense qu'oui, et en voici un certain nombre. Je signale d'abord l'agitation douloureuse qu'il produit nécessairement dans bien des esprits, soit par l'obscurité de son auteur, soit à cause des assertions hardies et étranges dans lesquelles celui-ci semble se complaire. Quelle peine on ressent à l'ouie de cette phraséologie inconcevable : l'économie est en ruine ; l'église a apostasié ! Et, comme il y a pourtant au milieu de ces allégations quelque chose de vrai, présenté d'ailleurs avec une supériorité incontestable, quant à la connaissance biblique, on peut entrevoir dans quelle perplexité ce mélange continuel de vérité et d'erreur doit jeter beaucoup d'âmes. »

« J'indiquerai aussi les déplorables divisions que suscite entre les chrétiens ce dangereux enseignement, accueilli avec enthousiasme par les uns, suspect ou antipathique aux autres, et qui est un des plus habilement combinés par l'ennemi pour donner lieu, d'un côté, à une agression hargneuse et intraitable, et de l'autre, a une résistance instinctive et persévérante. Or quelle peste pour la piété et la charité ! quel profit pour l'adversaire ! Avec quel avantage le monde se prévaut de ces discussions scandaleuses et quel retard elles apportent aux progrès du règne de Dieu ! »

» Un autre élément de trouble, provenant de la manière dont M. Darby comprend l'Église, c'est que, parce qu'un docteur est docteur dans l'église (extérieure) et non pas dans une église seulement, on se croit autorisé à s'introduire dans le champ de travail d'un autre sans aucun ménagement et en mettant entièrement de côté soit les procédés de la délicatesse, soit les directions si sages que nous a données le St.-Esprit, quand il a poussé Paul

à écrire les paroles suivantes : « Ne nous glorifions point dans ce qui n'est point de notre mesure, dans les travaux d'autrui. Mais nous avons espérance que votre foi venant à croître en vous, nous serons amplement accrus dans ce qui nous a été départi selon la mesure réglée, jusqu'à évangéliser dans les lieux qui sont au delà de vous, et non pas à nous glorifier dans ce qui a été départi aux autres selon la mesure réglée dans les choses déjà toutes préparées. » Que de faits n'y aurait-il pas à citer à l'appui de ce qu'on vient de lire, et quels tristes rapprochements ne pourrait-on pas faire sous ce rapport entre l'école de M. Darby et les prédicateurs d'une autre société !... »

» Puis, lorsqu'on est parvenu à s'insinuer au milieu d'un troupeau, et peut-être même par des moyens condamnables, qu'arrive-t-il fréquemment ? hélas ! c'est que par ce système anarchique on amène à soi, pour premier coup de filet, tous les mécontents, tous ceux qui sont mal avec un pasteur ou une église, puis ensuite les esprits légers, turbulents et amis des nouveautés, des jeunes gens sans expérience, des personnes à imagination vive, en un mot des éléments d'agitation. »

» Et quel usage fait-on de toute cette matière volcanique ? Eh ! l'on cherche à bouleverser tout dans l'assemblée, à radier le pastorat, en un mot à faire ce que M. Darby a bien su décrire lui-même, lorsque, pour s'opposer à la nomination de présidents au sein des troupeaux sans pasteur, il a tracé ces lignes : « Il résulte de là que si quelque vrai don de pasteur ou d'ancien se manifeste, il faut par conséquent déposer de sa présidence le remplaçant provisoire, opération propre à produire tout ce qu'il y a de plus pénible dans une compagnie de chrétiens. Un tel acte ressemblerait à de l'ingratitude et à de la propre volonté ; il serait désigné

comme révolutionnaire par un assez grand nombre et pourrait nourrir dans le corps les dispositions et les habitudes les plus nuisibles à la craie sanctification. » — Ah ! mon frère ! n'est-ce point un peu le cas de vous dire : « toi qui enseignes les autres, ne t'enseignes-tu point toi-même ? » Et si ce que vous dites là renferme, comme je le crois, de formidables vérités, pourquoi vous et les vôtres êtes-vous si peu scrupuleux à entreprendre partout précisément ce que vous dites vous-même être propre à produire tout ce qu'il y a de plus pénible dans une compagnie de chrétiens et à nourrir dans le corps les dispositions et les habitudes les plus nuisibles à la vraie sanctification ? »

« Et puis quelle est souvent, après tout, la pensée secrète de toutes ces révolutions ? Ne serait-ce point peut-être celle de tous les révolutionnaires ? « Ôte-toi de là, que je m'y mette ? »

« Aussi, quelles formes revêtent souvent les chrétiens jetés au moule de cette doctrine, spécialement les jeunes hommes, déjà par nature si enclins à la présomption, et parmi eux ces docteurs prématurés qui depuis quelque temps se répandent dans nos contrées ! Quelle suffisance chez plusieurs ! Quel ton tranchant ! Quel mépris pour tout ce qui n'est pas selon leurs vues ! Quel esprit de jugement ! Quelle absence d'égards pour l'âge et pour les services rendus ! Comme tout cet ensemble contraste avec la modestie, la petitesse de cœur, la sagesse, la douceur, la patience, et la suave onction de l'Esprit saint !... »

» Et si nous voulons aussi parler un peu de ce qu'est le culte sur cette base dans les assemblées, où ne se trouvent pas des supériorités influentes et agissantes, que n'aurons-nous pas à dire ? D'abord dans certains cas, appauvrissement considérable quant aux dons d'édification, vu que ce même système, si bien fait pour

ouvrir des bouches qui pour le moment devraient être fermées, a aussi pour inconvénient de fermer des bouches qui devraient être ouvertes, et cela en réduisant forcément au silence des serviteurs qu'on ne consentira à écouter, comme nous l'avons vu, que quand ils auront de fait répudié officiellement leur ministère. »

» Ensuite, la responsabilité de la direction ne reposant sur personne et chacun pouvant tour à tour, selon qu'il lui convient, ou se produire ou dominer sans contrôle ou se récuser en tout point, qu'en voit-on résulter ? Le voici : Moyens préventifs d'ordre et de sécurité pour l'assemblée… nuls ; — moyens répressifs presque nuls ; — absence de soins, imprévoyance, négligence ; — quelque chose de vague, d'incertain, de détendu, de décousu dans la tenue du culte ; silences fréquents, prolongés, glaçants, révélant la pauvreté et le malaise et qu'on discerne si vite d'avec les intervalles édifiants dont un recueillement ou un attendrissement pieux éprouve le besoin ; — souvent manque de dignité chrétienne dans l'attitude de l'assemblée et tout particulièrement dans la célébration de la Cène, que plusieurs semblent avoir pris à tâche de dessolenniser ; — vide quant à l'enseignement, vu, d'une part, que personne n'en est responsable, et, de l'autre, que ceux qui pourraient édifier, s'ils s'en donnaient la peine, croient devoir s'abstenir de préparer ce qu'ils auraient à dire, pensant s'attendre ainsi plus complètement au St.-Esprit ; — de là culte fort incomplet, puisque le culte consiste non-seulement à parler à Dieu, mais encore à écouter Dieu, et que, par suite du système fautif de M. Darby, les moyens médiats par lesquels la voix du Seigneur pourrait aussi se faire entendre ne sont que trop fréquemment réduits à des allocutions sans portée et qui péchent, soit par le défaut de maturité et de plénitude, soit par un retour d'idées favorites continuel et excessivement fati-

gant. — Enfin, chacun comprend que dès qu'une réunion chrétienne est tombée à ce degré, elle ne peut plus prétendre à être un chandelier à la lumière duquel un grand nombre d'âmes viennent se réjouir. Aussi les auditeurs du dehors, s'apercevant bientôt de ce qu'une pareille église offre de peu satisfaisant, s'en vont chercher ailleurs ce qu'ils ne trouvent pas dans une assemblée où ils n'éprouvent que de la lassitude et du découragement. »

» Nos frères de Plymouth parlent beaucoup du devoir pour les fidèles de placer leurs réunions de culte sans la direction et le gouvernement du St.-Esprit. C'est un principe que j'honore et qui, je le pense, a été plus ou moins négligé parmi nous. Mais je doute que l'exclusisme de leurs vues leur permette de discerner en chaque cas la meilleure manière de laisser agir librement l'Esprit, attendu que ce divin agent, loin de se soumettre à des conceptions d'hommes, s'accommode miséricordieusement et aux circonstances et aux besoins infiniment divers de faibles créatures, en faveur desquelles sa charité le fait continuellement intervenir. — Je me suis trouvé dans un certain nombre d'églises marchant selon les principes de M. Darby, et en particulier je les ai vus, ces principes, mis en pratique pendant assez longtemps à Lausanne, sans contradiction, et sur une grande échelle, par M. Darby lui-même. Mais je suis toujours sorti de ces réunions avec l'impression profonde que le St.-Esprit, au lieu de s'y manifester sans obstacle, y était contrarié en plusieurs choses, et que, avec les ressources d'édification que je connaissais dans l'assemblée, on aurait pu, moyennant une marche différente, recueillir une plus grande mesure de bénédiction. »

Les paroles par lesquelles M. Olivier termine sa brochure, confirment ce que nous avons dit plus haut sur le respect qu'il

porte à M. Darby : « Je crois remplir un devoir en priant mes lecteurs de ne pas juger M. Darby uniquement sur ce qu'il y a d'incorrect dans ce système, qui fut autrefois une production de sa jeunesse, et sur lequel il est à mes yeux beaucoup inférieur à lui-même. — Je me plais à lui reconnaître un ministère très-bienfaisant sous beaucoup de rapports et qui m'a été fort utile à moi-même. — Je crois qu'il avait auprès de nous de la part de Dieu une mission véritable, celle de nous faire croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ! et je regrette vivement qu'il ait compromis une aussi belle position par des préoccupations si ardentes, si dangereuses et qui, par suite de l'opposition toute naturelle qu'elles ont soulevée contre lui, le circonscrivent dans un cercle fort restreint, et même lui impriment quelque peu (?) le caractère d'un chef de parti. »

Àces griefs d'Olivier, par où nous terminons l'exposé que nous avions à faire de sa polémique avec Darby, nous ajouterons une remarque : c'est qu'il n'est pas jusqu'au dernier de ces abus qu'il reproche au darbysme, celui de tenter Dieu par l'abandon du culte aux caprices de l'inspiration, qui ne fût en germe dans le réveil religieux qui avait précédé. Alors déjà, l'on avait vu des pasteurs et même des proposants qui, trouvant profane d'élaborer un sermon et laissant à d'autres les précautions humaines pour monter en chaire, n'y apportaient qu'une inspiration hélas ! imaginaire. On ne saurait croire combien ce travers a fait de tort à la prédication de l'Évangile. Non-seulement, en effet, il manquait à ces téméraires improvisations tout ce que la forme d'un discours peut avoir d'attrayant, mais elles fatiguaient encore par la stérilité du fond, revenant sans cesse, d'une manière oiseuse et maladroite, sur certains dogmes favoris. C'est ce que reconnaissent maintenant plusieurs de ceux mêmes qui applaudissent au réveil

religieux et qui y appartiennent. Il faut ajouter encore que dans ce camp, la jeunesse au moins montrait quelque tendance à ce mépris du décorum et des bienséances ecclésiastiques, qui, chez les disciples de Darby, est poussé presque jusqu'à l'indécence.

Revenons maintenant à ces derniers, pour apprendre à nos lecteurs qu'Olivier et Rochat ne sont pas les seuls qui aient élevé la voix contre les idées nouvelles. Dans son Rapport annuel de 1841, la société Évangélique de Genève s'est prononcée contre Darby, celui-ci lui a répondu dans la brochure déjà citée, qui a pour titre : Quelques développements nouveaux, etc. Puis, en 1843, M. Wolff, candidat au saint ministère dans l'École de théologie qui relève de cette société, a soutenu publiquement des thèses sur le ministère, directement opposées aux erreurs darbystes ; et a publié ensuite ces thèses, développées, dans une brochure qui a pour épigraphe : Actes XX, 28, 30, et pour titre : Le Ministère, en opposition au hiérarchisme, et surtout au radicalisme religieux. Au mérite d'une grande fidélité scripturaire, d'une habile exégèse et d'un heureux rapprochement de textes, cet opuscule joint celui d'un ordre parfaitement logique et d'une exposition fort claire.

La thèse particulière que M. Wolff défend, que les dons surnaturels du St.-Esprit ont cessé, et que les χαριματα sont ces dons surnaturels, cette thèse est admise par beaucoup d'interprètes de la Bible qui pensent tout aussi peu que M. Wolff à nier le don même du St.-Esprit et son assistance nécessaire pour exercer le ministère.

En butte à tant d'attaques, qui se rencontraient toutes, comme en un point culminant, dans le reproche fait au nouveau système d'abolir le ministère, Darby sentit qu'il fallait répondre sur ce

point ; et il écrivit, encore en 1843, son traité sur Le Ministère, considéré dans sa nature, dans sa source, dans sa puissance et dans sa responsabilité. C'est là presque son dernier mot et le couronnement de son système. On trouvera peut-être qu'en venant parler de ministère, de pasteurs, de docteurs etc., M. Darby se contredit lui-même, et l'on n'aura pas tort. Cependant, son inconséquence n'est pas tout à fait aussi complète qu'elle le parait ; car elle tient surtout à l'emploi qu'il affecte de faire des termes usités (de ministre, etc.). Mais c'est qu'il donne à ces termes un tout autre sens que nous. Et il ne serait pas le premier qui par ce moyen aurait réussi à glisser des idées nouvelles dans l'esprit des masses.

Après avoir parlé d'une manière, il est vrai, peu exacte de la différence entre les deux économies, il pose le principe général, que supposer la nécessité d'une classe de sacrificateurs, c'est nier l'efficace de l'œuvre de Christ qui nous a acquis le privilège de nous présenter nous-mêmes devant Dieu (p. 9). Cependant il y a dans la nouvelle alliance un ministère, et voici sa source : Dieu était en Christ réconciliant le monde avec soi, ne leur imputant pas leurs péchés et mettant en nous la parole de la réconciliation (p. 10). Parce que Jésus, pour nous réconcilier avec Dieu, a dû mourir et quitter la terre, son œuvre restait inachevée dans son application ; le complément de cette œuvre était de commettre aux hommes la parole de réconciliation selon sa puissance et son bon plaisir. Il entrait donc deux éléments dans le ministère, 1° une profonde conviction, un sentiment puissant de l'amour de Dieu ; 2° les dons qui rendaient capable d'annoncer aux hommes, selon leurs besoins, les richesses de cette grâce qui animait les cœurs de ceux qui l'annonçaient. C'est ce que nous présente la parabole des talents (Math. XXV) ; Darby en conclut qu'il y a des

différences de capacités et de dons pour le ministère (p. 10, 11). Ainsi Darby, après avoir semblé en premier lieu étendre le ministère à tous les chrétiens (mettant en nous), le restreint immédiatement après à ceux qui ont reçu les dons nécessaires ; et ces deux idées sont jointes ensemble par un donc. Pour ne laisser aucun doute à l'égard de ce dernier point, Darby dit positivement que la souveraineté de Dieu donne des dons comme bon lui semble et appelle à tel ou tel ministère (p. 13). D'un autre côté, il va jusqu'à dire que chaque don en exercice est un ministère (p. 37) ; même de présenter un verre d'eau à son frère, est dans ce sens une fonction de ministre ; c'est de cette manière que s'élargit de nouveau la sphère du ministère qu'il venait de resserrer dans de plus étroites limites.

Les dons, dit-il aussi (p. 38), sont proprement ce qui est appelé le ministère. Le pasteur est un don puisqu'il est dit, Éphés. IV, 11, que Dieu a donné les uns comme pasteurs, etc. Le pastorat, le ministère, conclut Darby, n'est donc pas une charge conférée par les hommes, c'est pourquoi le ministère suppose une entière liberté par rapport aux hommes : ceux-ci ne sauraient intervenir comme source et autorisation du ministère sans neutraliser, d'un côté, l'amour comme source d'activité, ou sans empiéter, de l'autre, sur la souveraineté de Dieu qui appelle, qui envoie et dont l'appel fait devoir (p. 13). Il applique au ministère ce que Paul dit de son apostolat, qu'il n'était ni de l'homme, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le père (p. 38). Par là même, le ministère n'a aucune responsabilité envers les hommes, envers le corps de Christ, envers l'Église. L'exercice du don ne dépend nullement de la volonté du corps, mais du chef (p. 112). Cependant l'existence d'un don de ministère est constatée par l'effet qu'il produit ; sous ce rapport Darby retombe involontairement

et presque à son insu dans l'idée qu'il vient de combattre, et il place par là le ministère sous la sanction de l'assemblée sur laquelle s'exerce son action. Mais ces contradictions, ces incohérences sont encore bien légères auprès de celles que les lecteurs attentifs auront sûrement déjà remarquées. Le même homme qui nous a si fortement prêché que l'Église n'existe plus depuis le départ des apôtres, qui s'irrite si facilement contre ceux qui veulent fonder des églises ou considérer l'Église comme encore existante, nous parle d'un bout à l'autre du traité dans le même sens que ceux qu'il combat avec tant d'opiniâtreté ; il est constamment question de l'Église ; nul doute que Darby n'en admette encore l'existence. Mais il y a plus. Le reproche qu'il fait aux autres de vouloir imiter les apôtres retombe sur lui-même, d'après ce qu'il dit que les ministres sont envoyés immédiatement de Dieu. Ce n'est du reste qu'une des faces de la même inconséquence que nous avons déjà maintes fois rencontrée.

On ne peut être ministre, selon M. Darby, qu'en étant tout aussi bien que St.-Paul appelé immédiatement de la part de Dieu, à l'exclusion de toute intervention humaine. Il semble en effet que M. Darby veut, tout en abolissant le pastoral proprement dit, rétablir une espèce d'apostolat, et certaines expression de la brochure sur le ministère paraissent confirmer cette supposition (p. 40). M. Darby, qui n'a aucune position fixe, qui passe sa vie à visiter telles ou telles églises et à en fonder de nouvelles, pourrait être considéré comme le représentant des apôtres et comme le soutien de l'unité sociétaire de l'église plymouthiste dans nos contrées.

Il ne parait pas que M. Darby, en écrivant cette brochure, connût déjà la brochure de M. Wolff. Dès qu'il en eut fait une

première lecture, il prit la plume et écrivit une longue réfutation, qui resta en manuscrit jusqu'à l'année dernière ; il la livra à l'impression sous le titre : De la présence et de l'action du St.-Esprit dans l'Église, en réponse à l'écrit de M. P. Wolff. Cette brochure se distingue autant par l'extrême irritation qu'elle respire que par la faiblesse des arguments, par les contradictions patentes qu'elle renferme et par la confusion totale des idées. L'auteur n'a pas compris l'état de la question. Nous nous garderons bien de fatiguer nos lecteurs en leur exposant soit des idées déjà connues, soit des développements qui sont dénués de tout intérêt. Nous dirons seulement que Darby entend la thèse de M. Wolff comme s'il niait la présence du St.-Esprit dans l'Église et le don même du St.-Esprit que reçoit tout fidèle, quand il croit, et qui est en particulier nécessaire pour exercer le ministère. C'est ainsi qu'il justifie à ses propres yeux l'acharnement gratuit auquel il se livre. N'oublions pas d'observer que M. Darby insiste ici sur la parfaite conformité des temps apostoliques et des nôtres à l'égard des dans du St.-Esprit, tandis que dans ses principes généraux d'Église il établit entre ces deux époques une si grande différence ; et M. Wolff, le représentant des églises que Darby accuse en général de vouloir se mettre à la hauteur des églises apostoliques, est maintenant le défenseur de la thèse opposée. C'est qu'en effet il y a ces deux choses, identité d'une part et différence de l'autre part, et le mérite de la brochure de M. Wolff est d'avoir montré où est l'identité et où est la différence. Darby, par contre, semble une fois ne voir que l'identité, une autre fois ne voir que la différence ; ou bien il fait une étrange amalgame de ces deux choses. Le reproche de radicalisme religieux que lui avait fait M. Wolff, il le repousse, en exhortant les fidèles à se rappeler que déjà dans les temps apostoliques, on a chargé les chrétiens d'ac-

cusations analogues (Act. XVI, 20. XVII, 6) ; il engage les simples à ne s'inquiéter ni d'un principe politique ni d'un autre, mais à suivre en paix et avec fermeté le chemin où le St.-Esprit les conduit, se souvenant que ces accusations sont toujours portées, dans la Bible, par les adversaires de la vérité (p. 13). Du reste, il fait sous ce rapport une remarque intéressante : « quant aux frères, dit-il, que l'auteur attaque, il se trompe singulièrement, car en Angleterre on les accuse d'être tous des aristocrates, et l'on accuse ce système d'être fait pour des aristocrates mécontents du nationalisme. Il sont considérés par des philosophes comme une réaction contre l'extrême démocratie des dissidents anglais. En voici un spécimen : « Ce système a de grandes attractions naturelles ; il s'y trouve une atmosphère aristocratique, une espèce de climat de Madère, qui convient aux poumons délicats de la bonne société, des messieurs, des dames, etc. » En effet, M. Darby, nous tenons à le dire, n'est, en matière de politique, rien moins qu'un radical.

La résistance opposée de ces divers côtés aux principes et aux tendances darbystes et probablement aussi la conviction qu'elle rendait nécessaire une défense plus solide que celle de M. Darby, donnèrent naissance à une nouvelle publication. Nous parlons du journal appelé le Témoignage des disciples de la Parole, titre évidemment emprunté du journal plymouthiste anglais. Nous avons sous les yeux les dix premiers numéros, les seuls qui aient paru jusqu'à ce moment.

Nos lecteurs ne se méprendront pas sur le sens de nos paroles, si nous leur disons que, sous un certain rapport, nous saluons cette publication comme bien-venue. On éprouve en effet une sensation agréable en passant de la lecture des brochures de M.

Darby à celle de ce journal. Il est vrai qu'il respire l'esprit darbyste et soutient ses principes ; mais au moins les questions d'Église n'y prédominent pas ; elles se placent plutôt sur l'arrière-scène. Une certaine clarté dans les idées, plus d'ordre et d'enchaînement entre elles, une certaine modération, une plus grande facilité dans le maniement de la langue française, toutes ces choses forment un contraste très-favorable avec l'obscurité, la confusion des idées, l'exposition sautillante et une certaine négligence de style qui caractérise tout ce qui émane de la plume de M. Darby. La modération dont nous parlions tout à l'heure se montre, par exemple, dans ces paroles : « Maintenant surtout que cette économie s'approche rapidement de la fin de sa carrière, davantage du moins que dans les jours de l'apôtre, » (N° IV. p. 109). Un morceau intéressant du 1 numéro sur l'étude de la Prophétie est sorti de la plume d'un chrétien qui a été amené à la foi par ce moyen ; il nous fait à cet égard des aveux qui excitent un haut intérêt et qui inspirent une véritable estime pour son caractère. Ces concessions faites, nous dirons franchement que nous déplorons de voir des hommes, auxquels on ne peut refuser un si bon témoignage, trancher les questions les plus graves avec dureté, étroitesse de vues, et montrer un manque de jugement et surtout de connaissances bien équilibrées des Écritures. Le morceau sur Balaam est ce qu'il y a de plus saillant, de plus virulent sous ce rapport. L'esprit de Balaam est celui dont, d'après l'avis de l'auteur, sont animés les hommes chrétiens qui restent dans la communion de l'église nationale. L'illustre défenseur de la séparation de l'Église et de l'État est un des buts contre lesquels ils dirigent principalement leurs attaques. Les différents morceaux qui traitent du culte sont tous basés sur cette erreur, qu'un ministère régulier quelconque empêche les fidèles de s'approcher librement

de Dieu et d'entrer dans le Saint des saints. Ces morceaux tendent à propager et à répandre cette erreur, qui sert puissamment à dénigrer le pastorat. Le morceau sur Math. XIII, donne une explication fautive des paraboles du Seigneur sur la nature de son royaume ; le levain qui fait lever la pâte est tout simplement le principe du mal ; l'arbre sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se reposer, n'est rien autre que l'expression de la corruption du royaume de Dieu, et rappelle la prédiction d'Ézéchiel XXXI. C'est par une conséquence toute naturelle de vues si fausses que les recommandations de l'amour du prochain (N° I, p. 10,) revêtent un caractère très-peu charitable. Nous ne terminerons pas cette caractéristique du journal en question, sans signaler une autre grave erreur. Il est dit que celui qui est purifié par le sang de Christ, n'a plus aucune conscience du péché (N° I, p. 6.), parce que les sacrifices de l'ancienne loi, qui devaient éveiller la conscience sous ce rapport, sont abolis, accomplis par le sacrifice de Christ. Or, si les frères de Plymouth enseignent que le chrétien n'a plus du tout la conscience du péché, ils donnent lieu aux mêmes reproches qu'eux, de leur côté, font aux méthodistes wesleyens.

Chapitre 6

Nous sommes arrivé à la fin de notre notice sur M. Darby et sur le mouvement dont il fut l'auteur, et nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs, las sans doute aussi du plymouthisme, que, dans le canton de Vaud du moins, ce mouvement religieux a non-seulement atteint, mais déjà dépassé son apogée, et qu'il est maintenant en assez bon train de décadence. À force de fatiguer

et d'ennuyer leurs auditeurs par des allocutions peu intelligibles, les adeptes de M. Darby ont fait prendre à nombre de gens le bon parti de retourner à leurs pasteurs ; en sorte que dans plus d'un endroit les réunions plymouthistes commencent à être beaucoup moins fréquentées. Aussi les principaux directeurs du mouvement ont-ils l'air tant soit peu consterné et prennent-ils parfois un ton modeste, qui étonne de leur part. Darby lui-même éprouve, dit-on, depuis quelque temps, un certain malaise ; et ce pourrait bien avoir été là une des causes des séjours prolongés qu'il fait depuis quelques années en France. Cet homme, entouré d'une si grande vénération pendant quelque temps, doit pourtant voir que les objections faites à sa doctrine, et la manière dont il y a répondu, ont fait pâlir son auréole. La plupart de ses admirateurs avouent qu'il est allé trop loin, que plusieurs de ses idées sont insoutenables et qu'après tout, c'est un homme qui a ses erreurs et ses faiblesses. Pourra-t-il supporter longtemps le désenchantement des siens ? C'est bien douteux ; et nous ne serions pas surpris de le voir un beau jour, fidèle à ses mœurs vagabondes, abandonner au hasard la marche de ses disciples vaudois, comme il doit avoir déjà abandonné en Angleterre les catholiques même, qu'il avait gagnés à ses vues.

Peut-on donc espérer, se demandent sans-doute ici nos lecteurs, que le plymouthisme prenne sitôt fin dans le canton de Vaud ? Ceci est une autre question, à laquelle nous répondrons qu'il n'arrive guère qu'une maladie s'arrête au milieu de son cours. Peut-être ne faudra-t-il rien moins que de vrais scandales, pour ouvrir les yeux des adhérents de M. Darby sur leurs imprudences et pour mettre fin à leur égarement. Ce que nous affirmons, c'est qu'il n'est pas d'excès qu'on ne puisse attendre d'un radicalisme religieux ennemi de tout ordre, et de tendances qui,

plaçant sur le premier plan la gloire du Sauveur et des siens, peuvent faire oublier Jésus crucifié, dont la contemplation, source de repentir, nous sanctifie en nous humiliant. C'est par un égarement tout semblable que le fanatisme a parfois préludé à ses sanglants et tragiques excès. La principale héroïne des horribles scènes dont Wildenspuch fut, il y a vingt ans, le théâtre, Marguerite, nous le tenons de bonne source, avait commencé par reprocher à ses compagnons de réveil qu'ils restaient comme plantés au pied de la croix, au lieu d'aller contempler sur le Tabor Jésus transfiguré, et s'associer, sur le mont des Oliviers, à sa glorieuse ascension. Faisant un pas de plus dans l'égarement, elle trouva qu'elle n'avait plus que faire du secours de l'Écriture Sainte et de la prière. Mais cette chute de son âme eut bientôt pour suite des péchés de la chair ; et c'est le trouble de la conscience, non moins que l'orgueil spirituel, qui a poussé l'infortunée jusqu'au délirant fanatisme de se supplicier. Nous n'allons certes pas jusqu'à dire que le plymouthisme doive nécessairement amener de pareils égarements, surtout dans le Pays de Vaud ; car dans cette contrée-ci le caractère national ne prête pas au fanatisme, comme dans la Suisse orientale, où, déjà du temps de la Réformation, l'anabaptisme se signala par des scènes sanglantes. Mais quand du sein d'un mouvement religieux moins désordonné et bien autrement estimable, tel que l'ancienne dissidence vaudoise, on a vu surgir les extravagances de Lardon et des siens, on peut bien penser que le plymouthisme finira par quelque chose d'étrange.

Mais, ce qui fait présumer qu'en tout cas la nouvelle secte ne tiendra pas là où se déploie maintenant son drapeau, c'est qu'elle n'y est pas indigène. Il en sera de cet Anglais qui voudrait bouleverser l'église vaudoise, comme de tant d'autres étrangers qu'on

voit maintenant en Suisse à la tête des mouvements révolutionnaires : toutes ces semences de troubles n'ont pas mal poussé sur le sol helvétique ; cependant le radicalisme n'a pas assez gagné la masse de la nation, nous l'espérons, pour écarter longtemps celle-ci de la marche politique que lui a tracée son histoire ; et l'on verra de même, en matière d'Église, qu'un peuple que la loi du 14 Décembre 1839 n'a pas même agité, n'est pas fait pour donner dans l'anarchie religieuse des frères de Plymouth. La durée du plymouthisme dépendra d'ailleurs de la tournure que prendront nos affaires religieuses. Le meilleur moyen d'assurer cette durée, c'est la persécution des frères de Plymouth telle qu'elle a été pratiquée en diverses localités. Si l'on persiste à entraver l'activité bienfaisante des ministres de l'église nationale, ce sera aussi un fort bon moyen pour confirmer les Plymouthistes dans leur antipathie contre cette Église et pour augmenter leur nombre.

Pour ce qui est des congrégations dissidentes, il est bien à craindre qu'elles ne restent exposées, et ne finissent même par succomber à l'action dissolvante du nouveau système, qui a leurs propres principes pour point de départ. Toutefois, quoique notre attachement à l'église nationale ne nous permette pas, en général, une grande sympathie pour ces congrégations, nous avouons franchement que dans la crise présente nos vœux sont pour elles. Le penchant des populations de langue française à la dissidence, nous avertit qu'il y en aura toujours d'une ou d'autre espèce dans le canton de Vaud ; et nous ne saurions désirer de voir transformées en congrégations plymouthistes ces petites églises qui, avec toute l'étroitesse de vues qu'on leur peut reprocher, nourrissent pourtant et développent la vie religieuse d'une manière salutaire à plusieurs. Nous ne pouvons donc pas adhérer au jugement que

nous entendons quelquefois prononcer autour de nous, que M. Darby a rendu un grand service à l'église nationale, en détruisant les églises dissidentes ; car ce remède pourrait être pire que le mal. Nous estimons que l'existence d'églises dissidentes bien organisées à côté de l'église nationale mère peut influer avantageusement sur le développement même de cette dernière.

Tout ce que nous avons dit du plymouthisme n'empêche pas que l'effet de ce mouvement religieux dans le canton de Vaud ne puisse encore tourner au profit de la vie chrétienne ; mais c'est ce qui n'arrivera qu'à une double condition.

Nous avons, dans le cours de cette notice, signalé certaines misères, certains travers du réveil religieux vaudois, qui semblent avoir frayé la voie et ouvert la porte au plymouthisme. Maintenant donc que ces tendances en sont venues à se formuler en se réalisant dans le nouveau système, le premier vœu qu'il y ait à former, c'est que ce plymouthisme, où se sont amassés les éléments malsains du réveil, devienne pour ce dernier une crise salutaire. Puisse l'assainissement de la piété s'opérer véritablement à la faveur du Saint-Esprit de Dieu, de cet Esprit de sagesse et d'intelligence, de lumière et d'amour, qui ne nous enfle pas, mais qui nous réchauffe et nous fortifie ! Il serait certes fort injuste et très-imprudent de dénigrer le réveil et tout ce qui le concerne à cause de ses imperfections et de ses misères. Tous les réveils religieux, et même les plus beaux, les plus efficaces, ont payé leur tribut à la faiblesse de notre nature. Pour ne parler que des temps modernes, ceux qui en connaissent l'histoire n'ignorent certainement pas que les ennemis intérieurs du piétisme allemand ont été dans un temps plus formidables encore que les ennemis du dehors. On connaît de même les phases dangereuses par les-

quelles a passé, dans le dernier siècle, la nouvelle société des frères de Moravie. Chaque réveil a ses abîmes : nous voulons dire par là que chaque réveil partage le sort de toute vie d'homme. Cette considération nous conduit au second point que nous nous proposons de signaler. L'autre condition à laquelle nous mettons l'heureuse issue de la crise actuelle, est qu'il ne faut pas aller se jeter d'un excès dans un autre. La critique du réveil n'est peut-être pas loin de venir à la mode, même parmi les amis de l'Évangile que renferme le canton de Vaud, et nous avons nous-même fait voir que, sur plus d'un point, cette critique n'est que trop fondée. Mais la réaction pourrait facilement aller trop loin, ou plutôt faire fausse route. Il faut y prendre garde, car, nous le répétons, il est tel remède qui se trouverait pire que le mal, et ce serait assurément une triste et funeste manière d'éviter les écarts plymouthistes que de chercher à replonger les âmes dans l'inaction et l'indifférence, en un mot à étouffer le réveil. —

Il s'agit de satisfaire les divers besoins religieux qui se manifestent dans le sein de l'église nationale ; il s'agit de les éveiller là où on n'en voit encore que peu de traces. Car ce n'est pas seulement par ses principes ecclésiastiques que le plymouthisme a obtenu ses rapides et brillants succès, il a apporté une certaine mesure d'édification aux âmes altérées et affamées de justice, aux esprits abattus et découragés par les dissensions religieuses et ecclésiastiques. — Le plymouthisme peut être considéré chez nous comme un effet de l'extrême satiété des questions d'Église. Cherchons à édifier avant tout et à nous servir de tous les moyens que le Seigneur nous présente pour édifier ! Aurions-nous peut-être à craindre pour la stabilité de nos églises en leur faisant faire, avec le secours de la grâce de Dieu, quelques progrès sous le rapport de la doctrine, de la vie chrétienne, des formes de culte et d'orga-

nisation ? Un tel développement de l'Église n'a rien que de parfaitement normal. Ce n'est pas en poursuivant, conformément au plan, la construction d'un édifice, mais bien plutôt en le laissant inachevé qu'on en compromet la solidité. Le mouvement plymouthiste peut aussi servir à nous éclairer sans ce rapport. Ne semble-t-il pas nous indiquer comme au doigt les endroits où l'édifice est resté inachevé, où il a besoin d'être restauré et consolidé ?

L'unique fondement de notre espérance, en nous mettant à cette œuvre, doit être la confiance. dans le Seigneur qui n'abandonne jamais l'Église, lorsqu'elle soupire après son se cours et se soumet à ses directions suprêmes. Le Seigneur semble lui-même par des faits positifs vouloir nous fortifier.

Il s'en faut bien que l'église nationale vaudoise ne sait plus qu'une masure ou, comme tel dirait, un arbre mort. Pour se convaincre qu'elle ne manque pas de sève, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les beaux et bons fruits du ministère de tel pasteur, sur les œuvres chrétiennes dues à l'activité de sociétés libres. — Le 26 mai 1845 pourrait bien devenir, par la grâce toute-puissante de Dieu, pour l'église nationale vaudoise, le commencement d'une nouvelle époque, riche en bénédictions spirituelles, accompagnées, il est vrai, peut-être, de luttes et de dangers.

Mais avec tout cela il manquera à l'église vaudoise un rempart contre l'hérésie et à sa restauration un élément essentiel, tant qu'elle n'aura qu'une teinture de théologie. C'est là une lacune que les esprits pénétrants commencent à sentir. Voici comment l'a publiquement signalée un Vaudois éclairé, qui a passé par le réveil religieux et s'est ensuite élevé à des vues impartiales sur ce mouvement :

« Un double caractère de notre réveil religieux c'est d'être à la fois très-dogmatique et plein de dédain pour la science. Depuis vingt ans nous avons vu abonder parmi nous des doctrines improvisées, sans études préliminaires et spéciales, sans connaissance véritable des langues saintes, de l'histoire ecclésiastique et des antiquités sacrées ; doctrines fondées sur des textes interprétés plutôt sous l'influence de l'imagination que sous celle d'une exégèse solide et scrupuleuse. On a voulu re construire toute la théologie et toute l'institution ecclésiastique sur quelques impressions sérieuses, qui ainsi ont été détournées de leur but et ont déplorablement prêté à l'abus. On a confondu la religion et la théologie au détriment de l'une et de l'autre. Tout ce que la religion a de simple, d'immédiat, de personnel, d'indépendant de tout appareil préliminaire, on n'a pas su le garder dans le sanctuaire des douces, des sain tes, des précieuses impressions religieuses. On l'a promptement et improprement transporté dans le champ de la science. On a ainsi érigé en principe le dédain de tous les instruments d'une saine théologie, et l'on n'a cependant pas cessé de vouloir faire une théologie dès lors aventurée, et dont les erreurs ont maintes fois porté des fruits bien amers. » (Revue Suisse, 1841, pag. 333, 334.)

Que l'Esprit de Dieu fasse prévaloir des vues si saines, et l'on verra l'église vaudoise entrer, d'un pas assuré, dans la belle carrière que le Seigneur lui ouvre. Ce vœu est notre dernier mot.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Fr%C3%A8res_de_Plymouth_et_John_Darby%2C_leur_doctrine_et_leur_histoire. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.